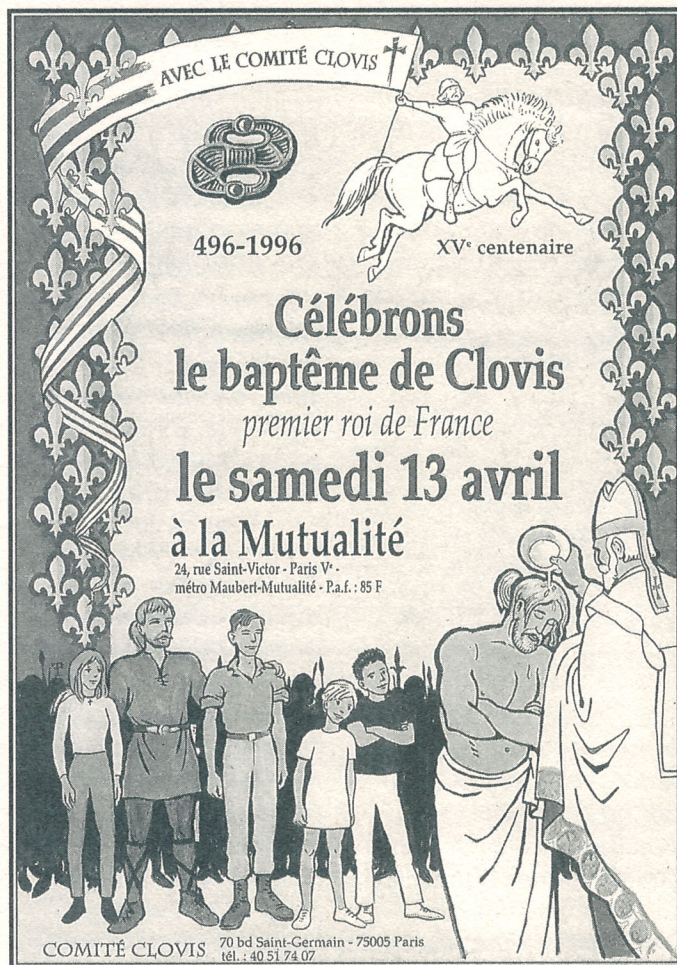


# LE LIBRE JOURNAL

*de la France Courtoise*



N° 90

**DÉCADAIRE**

*de civilisation française et de tradition catholique*

- ☐ Antiracisme: provocations et impostures
- ☐ La chronique d'Henri le trappeur
- ☐ La mission de Marcel de Corte
- ☐ IVG bis. Une idée d'Onésime Barbemol
- ☐ Grigneux fait chanter Chirac
- ☐ Andouille et polémique
- ☐ Et ADG explique la folie vachère

# Lettres de chez nous

## UN DESCENDANT DE STOFFLET

La gravure figurant à la première page du n° 90 du "Libre Journal" m'amène à vous faire part des quelques réflexions suivantes :

1) Je rectifie tout d'abord une légère erreur : c'est le jeudi 25 février 1796 (et non en mars) que Jean Nicolas Stofflet a été fusillé à Angers en même temps que quatre de ses compagnons qui avaient été arrêtés avec lui.

2) Le dimanche 25 février 1996, une journée Jean Nicolas Stofflet a été organisée à Angers par monsieur Dominique Lambert, président de l'association "Vendée Militaire" (\*).

Après une grand-messe traditionnelle, chantée en l'église de Notre-Dame du Pé (Sarthe) et un déjeuner qui réunissait les participants (45 personnes environ), M. Lambert nous a emmenés à la découverte de la ville d'Angers dans sa période révolutionnaire, avant de nous indiquer l'endroit où le grand chef vendéen avait été fusillé. Une gerbe a ensuite été déposée au champ des martyrs à Avrillé, en hommage à Stofflet ainsi qu'à toutes les victimes de la sauvagerie révolutionnaire.

3) Au moment de son exécution, Stofflet se trouvait entre Lichstenheim, son aide de camp, et Philippe

Eronnelle Desvarannes. Or, il se trouve que ce dernier compagnon de Stofflet était le frère de Reine Rosalie Eronnelle Desvarannes dont je me trouve être le descendant direct à la sixième génération (elle est, si vous préférez, l'arrière-grand-mère de ma grand-mère). Ce lien de parenté a été, pour moi, une découverte récente qui m'a d'autant plus incité à assister à cette journée.

Je profite de cette lettre pour vous remercier de nous apporter le réconfort que nous procure votre "Libre Journal".

Docteur R. D. (Chambray-lès-Tours)

(\*) Vendée militaire, 3, rue Tarin, 49100 Angers.

## DEUX GRANDS HOMMES...

Vous haïssez De Gaulle, dont vous ne vous êtes même pas aperçus qu'il était un grand homme. Vous haïssez Chirac, dont vous dénoncez à priori ce que vous appelez un "creux métallique" parce qu'il ne se soucie pas d'étaler sa vie spirituelle dans les médias afin de gagner des points dans les sondages.

Mais vous êtes béats d'admiration devant Mitterrand, dont vous balayez les défauts, pourtant si considérables vu tout le

mal qu'il a fait à la France, d'un désinvolte "quoi que l'on pense de lui par ailleurs".

Et vous nous annoncez "une série de méditations" sur ce sujet répugnant. Dieu merci, je crois que mon abonnement touche à sa fin. Surtout, ne craignez pas d'interrompre vos envois, mon absence de réabonnement ne proviendra pas d'un oubli. Quant à la vie spirituelle, je suis convaincue que le diable en personne en a une très profonde. Il a certainement beaucoup de choses à dire sur Dieu et sur la mort.

Mais, en tant que catholique, j'ai d'autres sources d'information que lui ou Mitterrand sur ces sujets.

A. G. de V. (Clamart)

**Me retrouver catalogué mitterrandiste après avoir été, quinze ans durant, persécuté, poursuivi, injurié, mis sur écoutes, menacé et finalement écrabouillé professionnellement pour avoir osé dénoncer les impostures, les mensonges et les faux masques de cet imposteur ! Il y a de quoi en rester bleu marine. Ce qui ne m'empêche pas de considérer Mitterrand comme plus intéressant et peut-être moins néfaste pour la France que le "grand homme" qui détruit l'Empire et que le "spiri-**

**tualiste" qui légalise l'avortement.**

**Et puis, que voulez-vous, je ne me lasse pas de l'intelligence perçante, de la formidable culture et de la totale indépendance d'esprit de Nicolas Pérégrin.**

## CHAUSSE-TRAPPES ET COUPS BAS

Je me permets d'adresser un cordial remerciement à toute l'équipe du "Libre Journal" qui, tous les dix jours, m'informe (enfin), me trouble (parfois), me fait rire (souvent) grâce à un incontestable talent, une authentique sincérité et un humour ravageur. Par ailleurs, j'en profite également pour vous remercier personnellement d'avoir eu les moyens de votre ambition en créant le "Libre Journal" et en le faisant vivre. Cette aventure représente le choix d'un chemin aussi difficile que tortueux où l'anecdote malhonnêteté du Quotidien de Paris envers vous me laisse subodorer que les chausse-trappes doivent être légions et les coups bas, hélas, d'une consternante banalité.

Un grand bravo pour votre réponse sur Aragon à la sinistre Danielle De March, dans votre n° 86. Un grand et savoureux moment !

P.S. (Paris)

**LE LIBRE JOURNAL**  
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta  
75010 Paris  
Tél. : (1) 42.80.09.33.  
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch  
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs  
- Principaux associés : Beketch, Fournier  
- Commission paritaire : 74 371

- Dépôt légal à parution  
- R.P.N  
le Blanc Mesnil  
- Directeur de publication : Danièle de Beketch

ISSN : 1244-2380  
Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement  
1 an 600 Frs,  
à SDB,  
139 boulevard de Magenta  
75010 Paris  
42.80.09.33

# Editorial

## Vaches folles et veaux abrutis

Cette étrange maladie des « vaches folles » révèle à quel point notre « civilisation » est séparée de ses racines.

Les commentateurs glosent à perdre haleine sur les causes supposées de cette maladie, sur ses conséquences possibles, sur la « psychose » qu'elle suscite. Les experts se jettent à la tête chiffres, statistiques, diagnostics et prévisions.

Mais personne n'a l'idée de considérer la chose à la lumière de la Tradition.

Pourtant, que d'« intersignes », comme auraient dit nos aïeux, dans ce drame (car c'en est un) qui risque de contraindre l'Angleterre à une épouvantable... hécatombe (littéralement : sacrifice de cent bœufs) !

L'Angleterre, traditionnellement liée à la vache qui est son plus ancien animal symbolique. Avant le lion et le... bulldog (chien-taureau)...

L'Angleterre, dont le personnage emblématique s'appelle John Bull (littéralement : Jean Taureau).

L'Angleterre, enfin, où le boycott de la viande bovine risque de ruiner ceux que le populaire appelle... les « Rosbifs ».

Nos ancêtres n'auraient pas manqué de voir dans ces « vaches folles » un solennel et aveuglant avertissement du Ciel.

Ils savaient, eux, que la vache, un des symboles les plus forts de toutes les mythologies, représente en Europe la puissance vitale, en Egypte la terre nourricière, en Afrique la fécondité, en Chine le principe féminin, en Inde l'espérance de survie.

Ils savaient ce qu'ignorent les têtes d'œuf médiatiques, qui ne voient dans cette « guerre du bœuf » qu'une menace économique contre la « Communauté européenne » : Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, eut avec Zeus métamorphosé en taureau une liaison contre nature dont naquit Minos.

Minos, dont l'épouse Pasiphaé, cachée dans un simulacre de vache, fut couverte à son tour par un taureau et donna naissance au Minotaure, fléau monstrueux à corps humain et tête de taureau.

Minos, « l'inventeur » des maladies vénériennes, qui procréait scorpions, vipères et scolopendres dans un... préservatif en « organe de chèvre ».

Minos, dont le fils Androgée fut tué par le taureau de Marathon, meurtre en expiation duquel Athènes, ravagée par la peste et la famine, dut sacrifier chaque année sept garçons et sept filles au Minotaure.

Si les convenances, le rationalisme borné, la pensée unique, ne posaient pas leurs lunettes en peau de saucisson sur le nez de nos contemporains, quelles lumières pourrait apporter une réflexion sur ces mythes qui peuplent notre mémoire collective !

Ne semblent-ils pas nous avoir été donnés pour nous alerter contre les fléaux dont souffre notre pauvre époque ? La maladie de la vache folle, bien sûr, mais aussi les perversions, les manipulations génétiques, le Sida, la contraception, l'avortement.

Hélas, les veaux abrutis par la stabulation sociale que sont devenus nos contemporains sont incapables de comprendre les signes que la Providence nous envoie.

Ils ne croient plus que la télé.



## LIBERES



*L'affaire des Africains de Saint-Ambroise met en*

*lumière l'infestation trotskyste de la magistrature déjà démontrée par les excès de la prétendue chasse au "racisme". Prenant prétexte d'un retard d'un quart d'heure dans les mises en garde-à-vue des clandestins, les magistrats ont systématiquement élargi tous les interpellés.*

## COLLABORATION



*Cet acte de collaboration avec l'immigration-invasion a permis de remettre en liberté quarante-six étrangers en situation irrégulière. De ceux dont, voilà six mois, Jean-Claude Barreau, conseiller de Debré en matière d'immigration, disait à "Libération" : "Les clandestins sont contraints au travail noir et à la délinquance". Bravo, les Chats fourrés !*

## COMPLICE



*"L'opération Saint-Ambroise a été montée avec la complicité du ministère de l'Intérieur". C'est ce que murmurent certains policiers des Renseignements généraux. Ils assurent qu'ayant informé depuis plusieurs jours leur hiérarchie d'un projet d'occupation d'église concocté par des groupuscules extrémistes, ordre leur a été donné de ne rien faire.*

## CENSURE



*La date de l'opération a été fixée pour entraver la diffusion du rapport parlementaire sur l'immigration qui devrait être bouclé ces jours-ci. Les conclusions en sont si catastrophiques que la décision aurait été prise d'en interdire la communication aux médias pour éviter une "récupération par le Front national".*

# Nouvelles

## Ils mentent tous

**"N**ous ne sommes pas manipulés !" Quatre fois en moins d'une minute, un Africain parfaitement francophone, se donnant comme le "représentant des immigrés de Saint-Ambroise", a répété ces mots sur l'antenne de France-Inter, mercredi 27 mars, dans l'émission d'Ivan Levai. Il démontrait ainsi l'exact contraire de ce qu'il disait puisque son refrain ponctuait un discours sur "la classe ouvrière poussée au désespoir et qui commet donc des actes désespérés". Tout cela puait à plein nez la vulgate marxiste. A l'évidence, le texte récitait par ce perroquet avait été rédigé dans les officines de l'extrême gauche. Ce numéro radiophonique n'était donc qu'un mensonge de plus, dans une affaire qui sue le mensonge et dont les protagonistes ne feignent d'être opposés que pour atteindre le même but : désamorcer toute mobilisation populaire contre le fléau de l'immigration-occupation. Pour cela, chacun joue sa partition. Comme avec les Maliens de Vincennes qu'ils avaient tirés de leurs habitats banlieusards peu confortables, certes, mais vivables, pour les entasser dans des tentes humides et glaciales, les provocateurs-manipulateurs ont utilisé à Saint-Ambroise le truc éprouvé de l'humanitarisme. Le spectacle de ces femmes et de ces bébés couchés sur le froid dallage d'une église sinistre visait à l'évidence la corde sensible. C'était du cinéma. Il suffisait de comparer ces immigrés

visiblement bien nourris et correctement vêtus à leurs frères africains faméliques et haillonneux pour comprendre que les clandestins en France vivent mieux que la plupart des Africains en Afrique. Faut-il rappeler, par exemple, que, relogés en banlieue, les Maliens de Vincennes obtinrent l'organisation d'une noria de taxis pour les transporter à leur travail jugé trop éloigné des résidences où on les avait installés ? Et ce alors que, dans la savane africaine, certaines femmes doivent parcourir chaque jour vingt kilomètres à pied pour gagner le point d'eau... Tous ces clandestins que l'on présente comme les victimes du racisme français vivent en fait aux crochets d'un pays qui ne les a jamais invités. Ils ont des logements, des ressources. Ils bénéficient de tous les avantages de la protection sociale, de l'appui des associations humanitaires, du refus peureux des institutions d'appliquer la loi et du soutien des réseaux traditionnels de la solidarité africaine. Les immigrés mobilisés prétendent avoir agi spontanément. C'est évidemment faux. N'importe quel organisateur de manif, n'importe quel officier de l'intendance ou du train, n'importe quel chef de chapitre de pèlerinage le sait : une opération de cette envergure et qui déplace, pour plusieurs jours, quatre cents hommes, femmes et enfants, avec le vivre et le couvert, ne peut être réussie qu'au prix d'une logistique parfaitement rodée. Imagine-t-on ce qu'il faut de travail préparatoire

pour convaincre quatre cents Africains, terrés dans la clandestinité et paralysés par la crainte de l'interpellation, de l'arrestation, du jugement et de l'expulsion, de sortir de cette clandestinité pour monter au créneau de l'agitation médiatique, avec femmes et enfants, au risque de se voir appliquer simplement la loi et d'être renvoyés en vingt-quatre heures dans leur douar d'origine ?

Imagine-t-on ce qu'il faut de moyens pour les contacter, alors qu'ils sont sans adresse, sans papiers, sans travail ?

Imagine-t-on ce qu'il faut de maîtrise des techniques de manipulation pour les motiver, les rassurer et les "conscientiser" ?

Ce qu'il faut de moyens logistiques pour les mobiliser, les transporter et les installer ?

Il est donc évident que cette provocation a été montée de longue date. Lustiger ment aussi. Il feint de s'indigner. Il fait mine de s'interroger sur les conditions dans lesquelles "quatre cents Africains, dont pas un sur dix ne parle français", ont pu, "venant de toute la région parisienne, trouver spontanément l'église Saint-Ambroise au même moment et alerter Mgr Gaillot en Tunisie ? (ou en Turquie, c'est selon les journaux)". Il en infère que cette provocation a été montée "par des gens qui ont une stratégie politique en tête et qui utilisent les immigrés comme de la chair à canon".

Mais c'est pour prendre, en fait, le parti des délinquants. Il ne leur reproche pas d'être là au mépris de la loi, de vivre sur le dos d'un pays déjà



# du Marigot

## sur l'immigration

accablé par le chômage et le pillage fiscal, d'occuper par la force une église alors que, musulmans, ils avaient leur place dans une mosquée. Non. Il reproche aux trotskystes de révéler la réalité de l'immigration-occupation et de donner ainsi corps aux inquiétudes de la droite nationale. Mais surtout, fidèle à sa manière obvie, vicieuse et hypocrite, Lustiger en profite pour replacer son éternel numéro de haine antitraditionaliste et pour exiger, en résumé, que les fidèles de Monseigneur Lefebvre, qui, depuis dix ans, préservent la vraie messe à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, soient expulsés eux aussi. Quant à Debré, pitoyable ministre d'une police impuissante et désarmée, il se surpasse. Même si ce demeuré fait mine d'avoir compris et balbutie, dans l'ahurissant charabia qui lui sert à proférer ses imbécillités habituelles, que "dans plusieurs associations, certains, pour des raisons qui leur sont propres, cherchent moins l'intérêt des personnes en cause qu'à justifier leurs propres engagements et objectifs politiques". Il multiplie contrevérités, dérobades et arguments spécieux. Ainsi soutient-il, au mépris de la vérité, que c'est sur réquisition des autorités ecclésiastiques qu'il a expulsé les occupants de Saint-Ambroise. C'est un mensonge : Lustiger, froussard et malin, a obstinément refusé de déposer le référé que la préfecture lui demandait d'introduire pour obtenir l'expulsion par voie de justice. Ainsi affirme-t-il, d'autre part, que ses services

luttent efficacement contre l'immigration clandestine et qu'il a, depuis sa prise de fonction voilà neuf mois, fait expulser dix mille clandestins. Comme si ce chiffre était la preuve d'une efficacité particulière en matière de lutte contre l'invasion-occupation. C'est exactement le contraire : en 1995, Debré regnante, le nombre des expulsions a diminué de 10 % par rapport à l'année précédente. En 1996, si le rythme actuel est poursuivi, le nombre des expulsions atteindra douze mille individus. C'est moins du quart des clandestins officiellement répertoriés après interpellation. C'est le dixième des immigrés clandestins qui entrent chaque année dans notre pays et dont les calculs, fondés sur l'extrapolation des statistiques de contrôle aux frontières et de vérifications sur le territoire national, indiquent que le nombre a dépassé cent vingt mille en 1994. Rappelons les chiffres révélés voilà six mois dans "Libération" par Jean-Claude Barreau, collaborateur de Pasqua, puis de Debré, pour les questions relatives à l'immigration : depuis le fameux "arrêt de l'immigration" en 1974, il est entré chaque année en France cent dix mille immigrés réguliers. Vingt-cinq mille ont été naturalisés. A ces chiffres, il faut ajouter cinquante mille clandestins officiellement repérés et au moins cent vingt mille non repérés. Ce qui veut dire que, depuis 1974, l'invasion-occupation, compte tenu de l'usure des générations, s'est accrue de quatre

millions d'individus en France. Dans le même temps, le total des expulsions est resté inférieur à un million de clandestins. Cela signifie que le "solde positif" de l'immigration clandestine est à ce jour de trois millions d'individus. Il faut rappeler que, de l'aveu même du ministre de l'Intérieur, il est prévu que ce chiffre s'accroîtra d'un million sept cent mille immigrés officiels ou clandestins d'ici à la fin du septennat de Chirac. Il est évident que cette marée humaine, dont Jean-Claude Barreau reconnaissait lui-même qu'elle sera constituée de ressortissants du tiers-monde aux mœurs et aux milieux culturels plus éloignés des nôtres, ne continuera pas à déferler sans conséquences. La plus probable est une formidable réaction de rejet de la part des Français. C'est déjà commencé, puisque plus de la moitié des Français ne se gênent pas pour répondre aux instituts de sondage qu'il y a trop d'immigrés dans leur pays. C'est ceux-là que l'on veut faire taire. En chassant les délinquants ? Non : en punissant à coups d'amendes ceux qui sonnent le tocsin, en muselant par la menace et l'injure ceux qui osent dire la vérité, en travestissant les chiffres, en montant des provocations, en manipulant des pauvres types, leurs femmes et leurs gosses dans des opérations de cinéma humanitaire, en faisant pleurer Margot et en multipliant les coups de show-biz politique pour faire croire à Bitru que le gouvernement "de droite" assure le respect de la loi.

### ERREURS



A dessein, les "erreurs" ont été multipliées dans ce dossier : expulsion tardive de Saint-Ambroise, nouvelle expulsion le lendemain à l'aube, au mépris de la simple humanité, interpellations contraires aux dispositions du code de procédure pénale, tout cela a permis la médiatisation à outrance et la libération des délinquants.

### AUX FOUS



Selon l'Abbé Pierre, Juppé a ordonné l'évacuation du gymnase Japy pour "éviter que les groupuscules du Front national qui circulaient autour puissent photographier un Noir auquel on aurait craché à la figure et qui, perdant son sang-froid, s'en prendrait à un Français". De deux choses l'une : ou Juppé est un dingue ou l'Abbé Pierre est un menteur.

### MENTEUR



On aurait plutôt tendance à croire les deux hypothèses bonnes. L'Abbé n'en est pas plus à son premier mensonge que Juppé à sa première bêtise. En tout cas, pour ce qui est de l'Abbé, on serait curieux de savoir exactement dans quelles conditions il a reçu la Légion d'honneur qu'il arbore avec tant d'ostentation. D'après certains initiés, elle serait totalement bidon.

### HONNEUR ?



Il se murmure, en effet, que, proposé voilà longtemps pour la Légion d'honneur, le vieux provocateur avait refusé de signer la demande obligatoire. Ce n'est que bien plus tard qu'il a fait acheter, au Palais Royal, une décoration – jamais officialisée – pour l'utiliser comme bouclier dans les opérations d'agit-prop qu'il couvre de sa présence.



## DISCRETION



La presse a appris avec surprise que Chirac était grand-père. Sa fille Claude, veuve après le très étrange suicide de son éphémère mari, a mis au monde un garçon prénommé Martin dont le père est le champion de judo Thierry Rey. Personne n'avait été prévenu du remariage de la fille du président.

## SANS RIRE



La direction de la RATP a été sommée d'interdire le syndicat RATP-FN au motif que "les statuts s'opposent à la création de syndicats politisés". Ce sont les communistes de la CGT qui ont lancé cet ultimatum.

## QUI ?



Un secrétaire général du RPR accuse Le Pen d'avoir "utilisé le chômage, l'insécurité et l'immigration clandestine". Soit. L'ennui, c'est qu'il ne dit pas qui a fait, depuis quarante ans, prospérer ces fléaux...

## BIEN VU



Superbe édito-dessin de Chard dans "Présent" : deux gros candidats RPR et UDF, précipités dans un gouffre électoral, apostrophent un militant FN : "Alors, ordure, tu vas nous sauver ?"

## A SUIVRE



L'énorme scandale des fausses factures et des affaires immobilières de la mafia RPR à Paris, qui est totalement étouffé depuis que le parrain est à l'Élysée, pourrait bien repartir : un des adjoints de Chirac vient d'être inculpé d'abus de biens sociaux, abus de crédit et abus de pouvoir, pour s'être fait rembourser plusieurs millions de francs de frais injustifiés. Un dossier "accablant", confie-t-on au Palais de justice.

# Autres Nouvelles

## Pour saluer clovis et garder la france

**L**a mémoire de notre peuple a toujours honoré Clovis comme le premier des rois qui firent la France.

Aujourd'hui, quinze siècles après le baptême de Reims, la France se défait bien plus vite qu'elle n'a été construite. Une efficace subversion religieuse, culturelle et morale a progressivement déchristianisé le pays, déformé son histoire, occulté sa mémoire, annihilé ses défenses immunitaires.

Non seulement les Français sont de moins en moins nombreux en France, mais beaucoup d'entre eux ne se sentent plus Français.

Notre nation se défait dans le conglomerat informel d'une Europe sans frontières, ouverte comme au quatrième siècle à toutes les invasions.

Mais la barbarie qui submerge notre pays est

d'abord celle de ses infidélités, de ses reniements, de ses abandons, celle d'une décadence morale, idéologiquement et médiatiquement encouragée. Comme après l'effondrement de la civilisation romaine, il faut sauver ce qui peut l'être de la civilisation parmi les décombres du monde moderne. C'est donc non seulement pour faire mémoire de Clovis et de Sainte Clotilde que le Comité Clovis a été créé, mais aussi pour oeuvrer, si Dieu le veut, à la résurrection française.

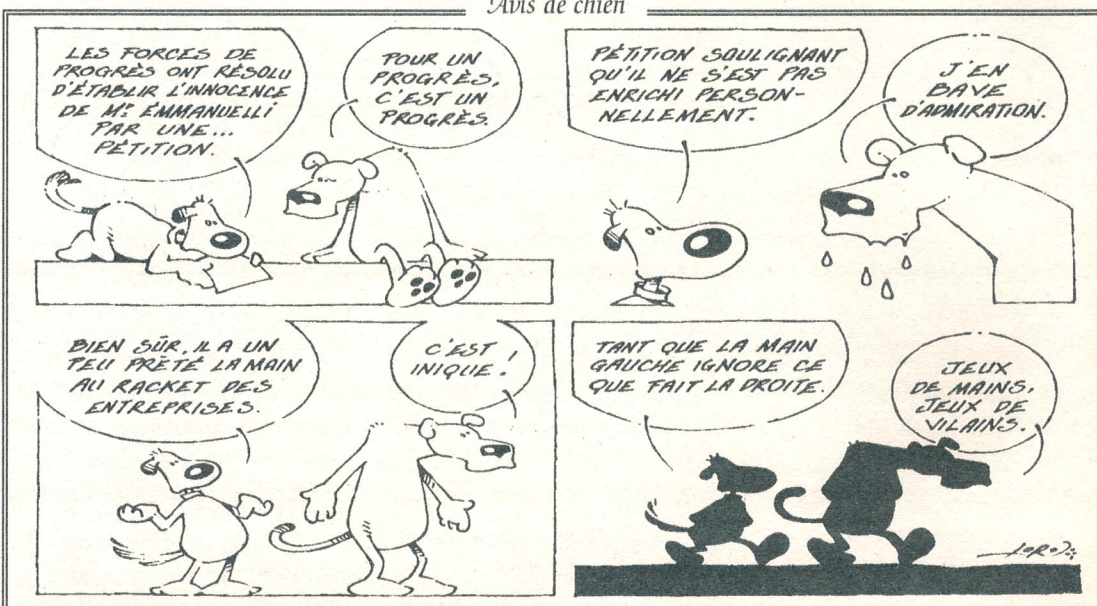
Pour cela, le dimanche 24 mars, s'est tenu à Paris le Congrès 496 à l'initiative de Michel Fromentoux et de l'Abbé de Tanouarn. Journée magnifique à laquelle le «Libre Journal» a été invité gracieusement. Pour cela aussi, le 13 Avril, à partir de 11 H, se tiendra à la Mutua-

lité la XV<sup>e</sup> journée nationale d'Amitié Française au cours de laquelle Bernard Antony présentera le grand spectacle cinématographique d'Histoire de France qu'il a imaginé et dont il a dirigé la réalisation.

Auparavant, sous la Présidence de Wallerand de saint Just, Jean Baptiste Biaggi, Jean Madiran et Jacques Tremolet de Villers évoqueront les «trois vertus de l'histoire de France», Sous la présidence de Martine Lehideux, Danièle Masson, Bruno Gollnisch et Georges Paul Wagner salueront «la France mère des arts, des armes et des lois».

La journée, conclue par une allocution de Jean Marie Le Pen se terminera par une retraite aux flambeaux. Enfin, aux arènes de Lutèce, un «serment de fidélité française» sera prêté par Roger Holleindre.

Avis de chien



# Et c'est ainsi...

par ADG

**A** l'heure où, Dieu les savonne, nos amis britanniques sont en passe d'être privés de rosbifs, de consommés de queue de bœuf Campbells' ou de hochepot de hampe à la groseille, peut-être ne leur sera-t-il pas indifférent que nous compatissions à leurs damnés maux. Pour coiffée d'un entonnoir et repeignant un plafond qu'elle soit, leur vache n'est pas moins folle que la pensée venue de leur ancienne colonie ultramarine de l'Amérique et qui tend, pire que la pire des épizooties, à envahir tout le vieux continent.

Je veux parler de la pensée politkor, autrement dit "politiquement korrekte".

Bien entendu, je conçois qu'il soit désagréable d'avoir à enfiler des camisoles de force à tout un troupeau de ruminantes brindezingues et qu'il est sans doute malaisé d'avoir à tendre de capiton la moindre étable. Je suppose aussi que les Anglais peuvent se sentir coupables : après tout, il doit bien y avoir de leur responsabilité dans la démence de leur cheptel, la moindre n'étant pas qu'on peut difficilement reprocher à une vache de déprimer bicause climat, abus de menthe dans les pâtures et nuage de lait dans les abreuvoirs.

Personne de réellement sensé ne peut raisonnablement en vouloir à un bovin anglo-saxon normalement constitué (je fume actuellement de l'adverbe particulièrement hard) d'avoir un petit coup de chaud aux neurones quand on sait ce qui se passe à la cour d'Angleterre où Lady Di et le Prince Charles jouent entre eux à "la vache et le

## Tache folle

- Camisole et capiton
- Responsabilité de la Didi
- Ridicule préciosité
- Grandeur consécutive de la douche froide.

prisonnier". Selon les experts agrico-matrimoniaux les plus avisés, il ne fait aucun doute que la folie s'est emparée du cheptel britannique à l'annonce du divorce du couple princier. "Elle nous rendra toutes folles", aurait même déclaré Suzy, vache à Midhurst (Sussex), en apprenant que Diana avait trompé Charles avec un palefrenier...

Mais, me semble-t-il, j'étais quelque peu parti pour tracer un parallèle entre l'épizootie maboule régnant en Angleterre et l'épidémie intellectuelle venue d'Amérique. Saletés de protestants de toute manière ! (toujours se souvenir que Calvin réclama la condamnation à

mort de Rabelais ou du moins sa pendaison par les pieds)...

On sait ce qu'est la pensée politkor, issue des campus yankees. Elle consiste, par exemple, pour cerner au mieux les différences ethniques ou minoritaires, à définir ainsi la famille : "couple hétérosexuel avec progéniture, catégorie imposée par la civilisation patriarcale impérialiste". Elle prône aussi et surtout l'égalité des différences. Ainsi une vache folle deviendra-t-elle incontinent "un animal non-humain diminué psychiquement" et le cousin pauvre "un élément de la convention familiale défavorisé socialement".

Nous n'en sommes pas encore à ces excès sémantiques qui ne sont pas sans nous rappeler le fameux "commodité de la conversation" utilisé par les Précieux pour désigner un fauteuil, mais on s'en approche. A entendre un journaliste de la télévision évoquer un "non-événement" pour qualifier un bide ou se souvenir qu'on a débaptisé les concepiges pour en faire des gardiennes d'immeuble, on se dit que le coup n'est pas tombé très loin et que la tache molle de la pensée folle s'étend sur nos contrées. Encore ne parlé-je que de la forme, le fond étant omniprésent dans tous les éditoriaux politkors d'une presse serve et dans tous les discours de nos politiques dominants. Alors, puis-je me permettre un petit vœu (dans mon étable) ? Si les Anglais se voient contraints d'allonger toutes leurs vaches sur le divan, ne serait-il point possible d'envoyer tous les politkors chez l'équarrisseur et passer leur pensée à la douche froide ? Car c'est ainsi que notre soulagement serait vachement grand.

## Sous mon béret

par Joseph Grec

### Degrés plantigrades

L'ourson contempla le bleu de l'eau glacée et il sursauta au spectacle de sa propre image. En quelques pas maladroits terminés par une glissade comique, il se réfugia auprès de sa mère et l'interrogea :

— Tu es quoi, toi ?

— Une ourse polaire, je te l'ai déjà dit.

— Tu es sûre ?

— Oui. Ton père était un ours polaire, comme toute sa famille et celle de ma mère, à l'image de celle des oncles et tantes qui vivaient là-bas.

Son museau désigna un lointain brumeux mais elle se garda bien d'avouer à son fils qu'elle avait toujours confondu le Nord et le Sud dans cette région qui manque de poteaux indicateurs et où le nord peut parfaitement être au sud.

L'ourson détailla vers son père en plein casse-croûte, la gueule pleine de harengs de première fraîcheur, une serviette de table basque à carreaux rouges et blancs nouée sur sa nuque gigantesque.

— Papa, tu es quoi, toi ?

— Je te l'ai dit cent fois : un ours polaire, comme quarante générations qui m'ont précédé. Ours polaire, fils d'ours polaire et, à vrai dire, fier de l'être. La nature est pleine d'espèces grotesques comme les cygnes et les loutres ; grâce au ciel et à ses étoiles, nous n'en sommes pas.

Il ingurgita un nouveau poisson avant de se laver les dents d'un coup de langue claquant.

— Mais pourquoi nous demandes-tu toujours cela, à ta mère et à moi ?

— Parce que parfois j'ai froid, répondit l'ourson.

Le gros ours haussa la tête au même moment pour fixer la traînée blanche du boeing d'Anchorage.

Il consulta sa montre et grogna :

— Une demi-heure de retard. C'est la décadence partout.

# Autres Nouvelles

## La chronique d'Henri le Trappeur

**R**elevé des méfaits des castors et pingouins en divers points du territoire au cours de la première semaine de mars.

A Corbeil, deux pingouins (Madiwaly et Makan) sont libérés après avoir passé à tabac un contrôleur de bus. A Dijon, la cour d'appel condamne un castor, agresseur d'un chauffeur de bus, à quatre mois de prison et 2 500 F d'amende. (à Valenciennes, Reims et Nantes, des chauffeurs de bus manifestent ou cessent le travail pour protester contre la multiplication des agressions imputables aux castors).

A Paris, dans le XIIIe, une gamine de 15 ans est violée par deux pingouins. L'un se déclare "collégien", l'autre "étudiant".

Dans le XXe, un castor est arrêté pour vols avec violence sur personnes âgées.

A Bobigny, un gang de castors, trafiquant

de fausse monnaie et de cigarettes, est arrêté.

A Marseille, les castors-juniors Karim, Bouras et Saïd, membres du "gang Fantômas", sont arrêtés pour le vol de vingt-cinq voitures de luxe ou de sport...

A Paris, un jeune Français est assassiné par un castor racketteur de 16 ans...

## Chasse aux visages pâles

A Meaux, à la suite d'un accrochage, une bande de castors-juniors (Hachez, Ginny, Mamoud, Tarek et Lalhoul) agresse les visages pâles, laisse pour mort Grégory Etienne et noie dans l'Ourq Lionel Soltysak.

A Champs-sur-Marne, castors et pingouins chassent le visage pâle lors d'une soirée organisée par les étudiants de l'IUT.

A Chanteloup-les-

Vignes, le train Paris-Mantes est attaqué.

A Montreuil, lors d'une soirée africaine, les pingouins agressent un passant et saccagent à coups de battes de base-ball des voitures garées à proximité.

A Roubaix, Stéphan Henderyck, conseiller municipal FN de Roubaix, est victime des castors. Aspergé de gaz lacrymogène et roué de coups.

A Lyon, arrestation d'un castor auteur de trois vols à main armée.

A Gazeran, canton de Rambouillet, une bande de castors venue de la Ville Nouvelle voisine, territoire sous contrôle des bièvres et de leurs potes, saccage la salle communale. Il faudra quarante policiers et gendarmes pour en venir à bout. Dix-huit castors arrêtés, trois en garde-à-vue, aucun inculpé.

Henri de FERSAN,  
(trappeur)



# Traditions

## Un historien parle

Nous avons écouté successivement messieurs Imbert, le journaliste, Garapon, le juge, Domenach, le philosophe ; voici que, ce mercredi 13 mars, sur France 3, Georges Duby, l'historien, s'exprimait à son tour, le soir, à "La Marche du siècle" pour nous dire :

- qu'il existe en France une désagrégation du tissu social ;
- que la Modernité a brisé les anciennes solidarités naturelles.

Georges Duby n'est pas n'importe qui : professeur au Collège de France, auteur d'importants ouvrages sur le Moyen Age, en particulier *Le Temps des cathédrales* (Gallimard), ce brillant et séduisant esprit a donné tous les gages de conformité au "Système", ce qui lui a valu honneurs, notoriété et le privilège de s'exprimer sur la chaîne d'Etat.

Mais, devant la réalité de notre abaissement et le désastre qui frappe la civilisation occidentale, ce haut serviteur de la République, partagé entre la crainte de déplaire aux puissants et celle de n'être pas cru par ses étudiants, et animé par la sincérité de celui qui ne peut nier l'évidence, tient donc des propos qui confirment les dires de ses distingués confrères.

Il existe, au sein de la corporation des intellectuels bien en cour et des penseurs autorisés, une nette convergence pour admettre la gravité de la situation, ce que le petit peuple français ressent et souffre depuis longtemps, sans disposer du loisir et des mécanismes mentaux suffisants pour la comprendre et la juger.

Nos intellectuels constatent donc l'état déplorable des lieux mais se gardent bien — prudence oblige — de fournir une explication des causes du mal, premier pas vers une éventuelle médecine. Et pourquoi ce silence ? Simplement parce que rechercher les causes du marasme serait inévitablement en venir à mettre en cause le responsable, c'est-à-dire le régime républicain lui-même... ce qu'ils ne peuvent ni ne veulent, conditionnés qu'ils ont tous été, dès l'enfance, par l'esprit courtisan sur lequel ils fondent leur cuisine et dressent l'échelle de leur ambition.

Pour connaître les causes du mal, il convient de nous tourner vers un kamikaze, un inconnu particulièrement talentueux, hélas disparu : il s'appelle Marcel de Corte, professeur à l'Université de Liège et il n'y va pas avec le dos de la petite cuiller mais bien au sabre d'abordage, ce qui ne

favorise guère la célébrité et l'accès aux honneurs.

Voici, brutes de décoffrage, ses vérités sur lesquelles il nous faudra un jour revenir pour continuer à les extraire des oubliettes où elles sont confinées (*Itinéraires*, n° 209, p. 128) :

- la démocratie n'existe pas ;
- elle n'existe qu'en tant que mot ;
- elle est constituée par le règne d'une minorité d'individus avides de pouvoir ;
- l'homme contemporain est arrivé au dernier stade de la dégénérescence intellectuelle.

Ce qui n'est pas spécialement aimable et flatteur pour ce qui nous sert de classe dirigeante qui, répétons-le, n'existe plus en tant qu'élite au service du "bien commun" mais a dégénéré pour œuvrer à son propre bénéfice et son égoïsme exclusif.

Marcel de Corte, qui est catholique de tradition, nous indique une porte de sortie, étroite, et cite dans cette intention l'histoire d'un empereur chinois à qui l'on demandait comment sauver son pays en ruines. Il répondit : "Je restaurerai le sens des mots !"

Il me semble que c'est ce que nous tentons de faire au *Libre Journal*.

Michel d'Hyerres



## Deux succès pour l'AGRIF

La Cour de Cassation a reconnu à l'AGRIF le droit d'agir de sa seule initiative pour défendre l'honneur du Pape.

En octobre 1991, au moment du voyage de Jean-Paul II au Brésil, l'hebdomadaire "La Grosse Bertha" avait publié différents dessins orduriers tournant en dérision les figures et les dogmes de la religion catholique, l'un d'eux représentant le Pape sodomisé par un travesti brésilien s'écriant "Bienvenue au Brésil" !

Le Nonce apostolique en France ayant refusé de solliciter l'accord de Jean-Paul II pour exercer des poursuites, au motif qu'il ne voulait pas donner au Saint Père un "motif de souffrance", l'AGRIF, seule, a demandé aux juges réparation de cette provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence qu'elle estimait commise envers tous les catholiques à travers la personne du Pape.

Le tribunal et la cour d'appel avaient débouté l'AGRIF parce qu'elle ne justifiait pas de l'accord de Jean-Paul II.

La Cour de Cassation vient d'annuler cette décision en disant que le dessin incriminé représentait le Pape non pas comme individu, mais en sa qualité de chef de l'Eglise catholique.

Par ailleurs, à propos des autres dessins, la Cour de Cassation fait grief aux juges de ne pas avoir caractérisé la faute commise alors que ces dessins représentaient des personnages et des symboles religieux assortis de légendes outrancières et provocantes.

La Cour suprême s'oppose ainsi une fois de plus à des décisions judiciaires scandaleuses qui pourraient faire croire que seules restent impunies les attaques contre les catholiques en raison de leur religion.

(Alliance générale contre le racisme et pour la défense de l'identité française, 70 bd Saint-Germain, 75005 Paris.)

# Autres Nouvelles

## Dépénalisons enfin complètement l'IVG !

Chaque année, près de cinq cents meurtres et assassinats sont pratiqués en France dans la plus complète clandestinité. Ces actes, répréhensibles, certes, mais souvent inévitables, sont exécutés sans le moindre contrôle médical, avec des moyens rudimentaires, au mépris des règles d'hygiène et de sécurité.

En outre, chacun le sait, des professionnels exploitent la situation en proposant leurs services à des prix astronomiques. Les riches, les puissants, ont ainsi la possibilité de s'offrir les services de sicaires gagés tandis que les plus démunis doivent se débrouiller seuls, munis de leur seul courage et de leurs mains nues.

Il y a là une inégalité profondément choquante.

Les héritiers en sont réduits à étouffer, maladroitement, un aïeul obstiné à ne pas mourir et qui se débat interminablement sous un oreiller de fortune. D'autres ont les pires difficultés à noyer dans la baignoire un gamin hurleur fâcheusement exonéré de la loi Veil/Chirac et dont la tête remonte toujours pour fixer ses parents de ses grands yeux stupides.

Imagine-t-on les affres de la femme encombrée d'un mari jaloux, du gendre persécuté par une belle-mère acariâtre ou de l'automobiliste humilié par un chauffard ?

Et que dire du député, du maire, du ministre menacé de perdre son fauteuil et sa répu-

tation à cause d'un délateur sans scrupules prêt à dévoiler ses trafics rémunérateurs ?

Beaucoup de ces malheureux connaîtront, après l'acte encore interdit d'Interruption de vie gênante, les séquelles psychologiques (stress, insomnies, dépression) dues aux conditions déplorables de l'exécution.

On sait combien les tenants de l'Ordre moral s'y entendent, au nom de leurs principes intégristes, à culpabiliser ceux qui n'aspirent qu'à l'exercice de la liberté individuelle.

Peut-on, dans notre démocratie avancée, supporter un tel état de choses ?

Evidemment pas.

C'est pourquoi, dans un but humanitaire, le moment paraît venu de légaliser l'IVG : l'Interruption de vie gênante.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'instituer un droit de tuer, mais de venir en aide à des personnes en situation de détresse.

Que l'on en finisse avec l'hypocrisie ambiante et que l'on permette enfin à tous d'accéder à ce privilège encore réservé à certains : pouvoir réaliser, au grand jour, en milieu hospitalier, après un entretien préalable et avec toutes les garanties médicales, les ablations d'existence actuellement pratiquées dans la clandestinité.

Que l'on en finisse avec l'odieuse sélection par l'argent en permettant le remboursement de l'IVG par les organismes sociaux.

Que l'on en finisse avec les effets secondaires éventuels, par une assistance psychiatrique, voire une intervention chirurgicale bénigne (ablation de conscience).

Quittons le terrain sentimental pour examiner avec l'œil froid de l'économiste les conséquences de ce nouveau progrès de la liberté : le coût supplémentaire supporté par la Sécurité sociale pour le remboursement de l'IVG sera largement compensé par les économies réalisées.

Grabataires, incurables, anormaux, vieillards, asociaux, parasites, ennemis de la liberté, chômeurs en fin de droits, autant de parasites coûteux que la loi permettra de traiter humainement.

Ajoutons que sur le plan législatif cet aménagement ne nécessite qu'une modification minime de l'admirable loi Chirac/Veil sur l'IVG, dont le défaut est de se limiter aux premières semaines de l'existence.

N'en doutons pas, tous les démocrates se joindront aux organisations philanthropiques et aux autorités morales pour une grande pétition nationale. Ainsi sera réalisée une avancée décisive des Droits de l'Homme et de la justice sociale.

Ainsi, une fois de plus, la France, patrie des Lumières, éclairera le monde ébahi de son grandiose lumignon.

Onésime Barbemol



# Devoir de Mémoire

## La mise à mort de l'identité russe

Le véritable assassin de l'identité russe fut le "pédagogue" A.S. Makarenko (1888-1939), ancien responsable d'une *"colonie de délinquants mineurs"* que lui avait confiée le GPU ukrainien (équivalent communiste de la Gestapo à laquelle elle fournit d'ailleurs aides et conseils). C'est lors du 8ème Congrès du parti, en mai 1919, que fut mentionnée la notion de "polytechnique" dans son programme, destinée à *"transformer l'école en instrument de domination, ainsi que de liquider entièrement la division de la société en classes"*. L'instruction polytechnique pour les enfants des deux sexes jusqu'à seize ans, la mise en place d'un réseau d'institutions pré-scolaires doivent - selon leur idéologie - *"réaliser totalement les principes de l'école unique du travail"*. Ce congrès préconisait également la création d'une école laïque, débarrassée de toute influence religieuse, où serait réalisée une liaison étroite de l'enseignement et du travail social productif, et qui marque du sceau de l'universalité les membres de la société communiste. Jusqu'en 1927, il n'y aura pas de programmes scolaires obligatoires en Russie, le recours à la "méthode du complexe" lui étant préférée, c'est-à-dire un enseignement par thèmes qui devront être en relation avec l'environnement immédiat de l'enfant. Ainsi, on n'enseigne plus ni lecture, ni calcul, ni écriture en disciplines propres mais en les abordant à l'occasion de

thèmes couvrant le "monde réel", les petits Soviétiques étudiant "le mouton", "les succès de l'agriculture", "la journée d'une travailleuse" ou "le Premier Mai".

En 1928, Staline applique une nouvelle tarte à la crème du socialisme : l'égalitarisme forcené et donc la "chasse aux intellos", se plaçant en ligne directe de la Révolution française, celle qui guillotina Lavoisier en 1794 car *"la République n'a pas besoin de savants"* et en père spirituel de Pol-Pot qui extermina les cadres du Cambodge, et que l'on voit poindre aux Etats-Unis avec le politiquement correct.

Si Lénine s'était révélé plus pragmatique, Staline, lui, donna carte blanche aux éléments les plus gauchistes et aux épurateurs de service, consacrant l'émergence d'une nouvelle classe politique aux ordres. En mai, dans la région de Shakhty (Donbass), est mise au jour une prétendue "conspiration d'ingénieurs contre-révolutionnaires" visant à "saboter la production". Puisque l'élite "bourgeoise" était décidément trop "réactionnaire", il fallait la remplacer par une "élite prolétarienne". Et donc l'introduction des quotas, élimination des éléments bourgeois caractérisée par la "mobilisation des mille" décrétée par le plenum du Comité central en juillet 1928. En cinq ans, le nombre d'étudiants est multiplié par 3, par 5 dans l'enseignement technique et professionnel. La part

d'étudiants d'origine ouvrière passe de 38 à 65 %, ceci allant de pair avec la politique d'industrialisation rapide voulue par Staline et donc la formation accélérée de spécialistes et d'ouvriers qualifiés. Cette politique se place dans la suite logique de l'installation des régimes totalitaires, de la suppression de l'ancienne élite et de son remplacement par l'élite en toc n'ayant qu'une légitimité idéologique, combinée à cette peur des intellectuels gauchistes vis-à-vis des intellectuels dissidents perçus comme une menace à éliminer moralement, voire physiquement...

Les plus staliniens, les tenants de l'ultra-gauche, avaient bien vu que ce système ne provoquait que le chaos, par manque d'enseignants qualifiés, et donc une chute drastique des compétences et du niveau : la Russie s'autodétruisait.

Les *Komsomols*, cependant, persistaient, jugeaient l'éducation soviétique encore trop "bourgeoise", prônaient une radicalisation dans le sens de l'intégrisme marxiste et souhaitaient forger "l'Homme socialiste nouveau", l'*Homo sovieticus*, l'Homme nouveau, on y est.

*Ce siècle avait trente ans, Moscou remplaçait Sparte.*

*Et déjà la Kabbale pointait dans les Carpathes...*

Henri de FERSAN



Le plus instructif, dans la condamnation de Patrick Sébastien, est le sentiment d'amertume étalé dans les commentaires médiatiques. "Connard de Sébastien, qui fut incapable d'être aussi felleux, vipérin, menteur et perfide que nous le voulions..." Il a suffi que Jean-Marie se marre en feignant de trouver drôle sa petite cagade pour que toute la machination se débobine... Ça alors !...

\*\*\*

Alain Delon est un bel artiste. C'est aussi, à mon avis, un fin connaisseur des arts plastiques. Je l'ai entendu tenir hier le même langage que moi (ne riez pas). "Je sais, disait-il, distinguer un vrai tableau d'un faux." J'ai la même prétention (en me réservant, disons, une marge de 5 à 6 % d'erreur). Montrez-moi deux Matisse. Je dirai : "Celui-là est faux"... Le Dufy que Delon possède est l'un des plus beaux que je connaisse. Ce que j'ai vu de ses collections m'a toujours séduit.

\*\*\*

A propos de faux, que pensez-vous du célèbre "La Guerre", du Douanier Rousseau ? C'est, à mon avis, une imitation ridicule. C'est d'une pauvreté technique sans rapport avec les miraculeux "Passages" et plans colorés du Douanier.

\*\*\*

Quand j'écoute et lis certains comme Bernard-Henri Lévy, Fabius ou Douste-Blazy, je pense toujours à ce que Ferdinand fait dire à l'un de ses personnages : "Il avait le vice des intellectuels, il était futile".

# Stratégies

## Moyen-Orient : pétromonarchies en péril (I)

Cinq pétromonarchies du Golfe, l'Arabie Saoudite, le Bahreïn, le Koweït, Oman et le Qatar, traversent actuellement de graves crises dynastiques. Les événements de ces derniers mois dans ces contrées sont source d'inquiétude car celles-ci sont indéfectiblement alliées à Washington, par opposition aux républiques jadis alignées sur Moscou (Syrie, Irak, Yémen). De plus, chacun sait que les gisements d'hydrocarbures du Moyen-Orient (40 % des réserves mondiales) sont source de bien des convoitises, le M-16 du Yankee constituant une infaillible baguette de coudrier : où il crépite, le pétrole est là...

L'Arabie Saoudite a été créée en 1932 à partir de l'Emirat de Riyad, du royaume de Hedjaz et des villes de La Mecque et Médine en 1932. Son premier souverain fut le roi du Nadj, Abdel-Aziz Ibn Saoud. Les problèmes dynastiques viennent de la polygamie en vigueur dans ces contrées : le roi avait 14 épouses, 200 concubines, 45 fils légitimes et 100 bâtards royaux... A sa mort, en 1953, la couronne revint à son deuxième fils, Saoud. En 1964, le quatrième fils, Fayçal, fut roi

à son tour, puis arrivèrent Khaled, septième fils (1975-1982) et Fahd, le onzième. En novembre 1995, ce dernier, âgé entre 73 et 76 ans, fut frappé d'une embolie cérébrale, le rendant inapte au règne. La couronne échut au treizième fils le 1er janvier 1996 : Abdallah Ibn Abdel-Aziz, commandant de la Garde nationale ("la Garde blanche") et âgé entre 71 et 74 ans. Coup de théâtre le 22 février : le roi Fahd annonçait son intention de reprendre son trône. Son demi-frère se soumit et lui restitua sa couronne.

En effet, la nomination du prince Abdallah posait bien des problèmes. Les Ibn-Abdel-Aziz et leurs enfants tiennent en coupe réglée le pays, mais c'est le clan des Sudeiris qui joue un rôle prédominant. Leur mère, Hassa Bint Ahmed Sudeiri était l'épouse favorite d'Abdel-Aziz. Fahd, le onzième fils, est roi. Sultan, le seizième, est ministre de la Défense, vice-premier ministre, chef de l'armée et successeur désigné d'Abdallah, alors que son fils, Bandar Ibn-Sultan, est ambassadeur aux Etats-Unis. Nayf, le vingt-sixième, est ministre de l'Intérieur et de la Marine. Salman, le trente-deuxième, est gouverneur

du Nadj et de Riyad. Les fils de l'ancien roi Fayçal, Saoud et Turki Ibn-Fayçal, sont respectivement ministre des Affaires étrangères et chef des Services secrets. Abdallah, lui, vient du clan Rachidi, celui des ennemis jurés des Sudeiris, émirs de Riyad de 1892 à 1902. De plus, il est hostile à l'Occident, ne fait pas mystère de son amitié pour Saddam Hussein, et son épouse favorite est syrienne et liée à la tribu d'Hafez-el-Assad... Abdallah est le seul non-Sudeiri à avoir de hautes fonctions. Sa mort ou sa disgrâce arrangerait bien des gens, tant à Riyad qu'à Washington. Le 13 novembre 1995, un attentat à la voiture piégée frappait Riyad. On ignore toujours la cible visée : les Américains ou la Garde nationale ? Fahd ou Abdallah ? Cette tension n'a pas dû contribuer à calmer les esprits, d'autant plus que le roi Fahd avait lancé en juillet dernier un projet de rajeunissement des cadres du pays. Certains intriguent pour que le premier fils du roi, Khaled Al-Fahd, ait le trône. Mais Abdallah ne se laissera pas priver aussi facilement d'une couronne qui lui revient de droit...

Henri de FERSAN



# Le journal de Séraphin Grigneux

«*Homme de lettres*»

par Daniel Raffard de Brienne

## Le 16 mars

Ces jours-ci, plus de trente chefs d'Etat (dont quelques terroristes notoires) se sont réunis en Egypte pour lutter contre le terrorisme. Ils ont sûrement terrorisé les terroristes, dont ils ont aimablement respecté l'anonymat.

Depuis, on n'a signalé qu'une bombinette dans les toilettes d'un collègue de Péronne : trois fois rien à côté du résultat des expériences de mon professeur de chimie, jadis, à Rouen, dans une classe que les bombardiers américains avaient moins ravagée que lui.

Le congrès en Egypte s'est terminé par une émouvante photo de famille. Les trente et quelques chefs d'Etat, alignés côte à côte, se sont offerts à la vénération admirative des foules. Il y avait là, en rangs d'oignons, des freluquets et des costauds, des replets et des squelettiques, des nabots et des géants, des jaunes et des noirs, des relativement jeunes et des décatés, des bancroches et des asperges. Bref, un spectacle de choix qui a remué jusqu'aux tripes les consciences universelles.

L'émotion a atteint des sommets himalayiques lorsque ces grands personnages, croisant les bras, se sont tous donné la

main en une chaîne qu'ils balançaient en cadence pour limiter la houle. J'ai mal entendu, mais je crois qu'ils chantaient : "Il était un petit navire".

Il y a là une idée à creuser. Il me semble que les réunions internationales gagneraient en popularité à se terminer à la bonne franquette par une farandole ou par l'une de ces danses qui ont réjoui notre enfance. Je verrais bien un sommet du Tiers-Monde se conclure par la célèbre ronde : "Dansons la capucine, Y a pas de pain chez nous, Y en a chez la voisine, Mais ce n'est pas pour nous". Et, à "Piou !" tous les faméliques postérieurs se rapprocheraient du sol en un joyeux accroupissement.

A la Commission agricole de Bruxelles, les participants tourneraient, main dans la main, en chantant : "Savez-vous planter les choux à la mode de chez nous ?" Là, je m'imagine Chirac à quatre pattes, frappant le sol de son appendice nasal en forme de plantoir, pendant le couplet : "On les plante avec le nez, à la mode, à la mode..."

## Le 20 mars 1996

Un certain docteur Dor va aller en prison pour avoir entravé la marche d'un avortoir. Et il

n'est pas content. Il devrait pourtant réfléchir à ce qui lui serait arrivé pendant la Révolution s'il avait gêné le fonctionnement de la guillotine. Les Grands Ancêtres savaient mettre au pas les contestataires des meurtres légaux.

La justice continue parallèlement à frapper, mais avec plus de modération, nos hommes politiques. Ceux de gauche, dont les amis crient alors à l'injustice de classe. Et ceux de droite, dont les amis ne disent rien. Il faut reconnaître de grandes qualités de discrétion à la droite libérale : alors que, par exemple, un gouvernement de gauche fait le ménage et place ses hommes partout, le gouvernement de droite qui suit se contente de les y conforter.

L'alternance, ce n'est rien d'autre. La gauche au pouvoir mène une politique de gauche. Naturellement, cela ne marche pas et la droite revient. Réinstallée au pouvoir, la droite fait une politique de gauche. Cela ne marche pas davantage et la gauche reprend le gouvernement.

Je ne sais plus qui disait : "Le libéral, c'est celui qui croit que ce sont les autres qui ont raison".



## Bévues de presse

### LA PIERRE S'EST TAILLÉE

« La conscription a été une (!) pierre angulaire de la République, elle ne l'est plus. » Adil Jazouli, *Le Figaro*, 26 février.

### RACINES FLOTTANTES HORS NORMES

« L'extrême droite s'enracine à un niveau très élevé par rapport aux normes européennes. » Alain Duhamel, *Le Point*, 16 mars.

### C'EST FICHU !

« Le RPR a-t-il achevé sa mission le soir du 7 mai 1995 à 20 heures ? — Oui, répond paradoxalement son secrétaire général, Jean-François Mancel, puisqu'il s'agit d'aider Jacques Chirac à réussir son septennat. » Macé-Scarron et Pégard, *Le Point*, 16 mars.

### CASQUETTE CHAUFFANTE

« Du coup, Juppé remet sa casquette de chef de parti pour ressembler à la famille... » Macé-Scarron et Pégard, *Le Point*, 16 mars.

### BULLE POREUSE ?

« Ils gardent le regret délicieux de l'illusion, de la trouvaille exquise qui installerait la France dans une bulle étanche de la prospérité. » Claude Imbert, *Le Point*, 16 mars.

### IMPREVOYANCE

« Notre prévision de bases de recettes est pire que prévu », a noté Lachenaud. » Jean-François Dupaquier, *Libération*, 19 mars.

### CONTREFAITS TETUS

« Christian Proust est inculpé sur la base de faits qui n'existent pas. » Jean-Pierre Chevènement, *Le Figaro*, 18 mars.

### PLUME D'ACIER

« Les coups glissent sur lui comme sur un plumage. » Michèle Cotta, *Nouvel Economiste*, 1er mars.

### SON ABSENCE NOUS MANQUE

« Marguerite Duras entretenait des relations complexes avec l'absence de Dieu. » Claire Devarrieux, *Libération*, 8 mars.

### PRUDENCE

« Eradiquer le terrorisme sans faire son jeu. » Jean-François Kahn, *L'Événement*, 7 mars.

# Mitterrand

## le mort et son mystère

### L'ultime voyage

par Nicolas Pérégrin

Mitterrand était un homme de traversées ; il aimait les fleuves, ces chemins en marche, comme il aimait à dire, les terroirs, les voyages au long cours. Son dernier Noël se déroula à l'Old Cataract Hotel, tout près de l'île Eléphantine, dans cette Egypte nilotique qui fascina tant d'esprits supérieurs avant lui. Il avait un rapport spécial avec l'Egypte, et le président Moubarak l'avait félicité le premier lors de sa réélection en 1988. Ses surnoms de sphinx, sa Pyramide du Louvre, son goût pour les mystères et le monde funéraire en font un Egyptien accompli. Entre la grande Pyramide et les temples d'Abou Simbel, a-t-il eu le temps, à la fin décembre 1995, de deviser une dernière fois, pharaon des temps modernes, avec l'invisible et de poser son regard de sphinx sur les ombres lumineuses de son existence en voie d'achèvement ? « Je crois aux forces de l'esprit, avait-il dit lors de ses vœux de 1995, ajoutant ailleurs que son mysticisme était défini comme « sa relation avec la terre et les arbres, et les cimetières où l'on ne trouve pas seulement la poussière des hommes mais leurs rêves ». L'un des derniers livres qu'il avait lu à Assouan était celui du Révérend Père Bruckberger, « *Qui est là ? — On m'appelle Dieu* ».

Bien entendu, l'affaire du mont Beuvray avait une résonance toute particulière dans le cadre d'une approche initiatique et symbolique du personnage. Mitterrand, l'homme du milieu des terres, qui meurt l'année des mille cinq cents ans de l'avènement de Clovis et de la France, choisissait Bibracte, un haut-lieu de la Gaule qui lui était si chère, pour être inhumé. Mitterrand aimait aussi planter des arbres, ces arbres dont il pleure la mort dans « *L'Abeille et l'Architecte* », mais qui lui donnent ce sentiment de durée et de force qui l'impressionne tant.

Car Mitterrand est païen au sens étymolo-

gique du terme ; il pousse loin ce culte de la terre qui devient aussi celui des morts. Il écrit dans le journal des Compagnons de France, « *Métier de chef* », en 1943 : « Ainsi s'était rétablie une liaison mystique entre les groupes d'hommes et la terre en leur possession, comme à l'époque primitive où elle appartenait à la communauté des morts et des vivants ; les fruits du sol figuraient alors l'âme des disparus et chacun avait conscience de participer à un monde obscur dont l'individu n'était que l'expression fugitive ».

Mitterrand observe la destruction de la forêt, lors des Trente Glorieuses, qui le voit s'élever contre l'incurie administrative et le capitalisme destructeur : « J'ai vu disparaître en trente ans la forêt celte du Morvan. Je représente ce pays. Je n'ai rien pu faire pour le défendre ». Il avoue son impuissance et sa tristesse ronsardienne dans « *Ici et Maintenant* » : « La mort des ormeaux est pour moi un deuil de famille... Que voulez-vous que j'éprouve quand le bang de supersoniques casse mes vitres et chasse les oiseaux ? Quand le bulldozer abat dans la semaine la forêt de lumière où je redécouvrais les harmonies perdues ? ... J'ai les poumons écologiques ».

Il oppose la beauté, l'éternité des bois à la rentabilité industrielle : « A quoi bon ces chênes qui exigent un siècle pour la maturité, ces hêtres dont la fibre refuse de s'intégrer aux techniques rentables de la cellulose... Vite, vite, la terre et la sève et le bois doivent plier le cycle des mûrissements au rythme de l'homme opprimé » (« *L'Abeille et l'Architecte* », p. 284). On retrouve encore là les accents du poète initié Nerval : « Un mystère d'amour dans le métal repose... Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ». (« *Vers dorés* »). La réflexion de Mitterrand sur la technique renoue avec une tradition héritée du romantisme allemand qui se prolonge de Novalis à Heidegger.



# Lettres de Province

## Andouille de Guéméné : un autre son de cloche

**N**aissance d'une polémique ? En réponse à F.G. et à son évocation de la Procession de la Sainte Andouille ("Libre Journal", n° 90), Madame F.V. nous adresse cette "lettre de province".

**E**n 1944-45, avec ma famille maternelle, nous avons fui Hennebont et la poche de Lorient où il ne nous restait plus rien, pour nous réfugier à Guéméné où nous allions passer un an.

J'avais treize ans et je me souviens d'avoir vu, dans une épicerie de la Place du Marché, les cachettes aménagées pendant la Révolution pour les prêtres réfractaires dont on disait encore qu'ils avaient été dénoncés par d'autres prêtres, jureurs ceux-là. Les habitants accueillirent les réfugiés et le lycée de Lorient avec gentillesse ; les sabotiers se mirent au travail pour chausser des centaines de pieds d'enfants et les fileuses sortirent leurs rouets pour filer la laine des chaussettes. Des femmes s'improvisèrent couturières pour tailler des centaines de pèlerines dans les couvertures grises du Secours national.

Toute cette jeunesse remplit l'église d'un curé qui n'en demandait pas tant. Heureusement, il avait comme vicaire l'énergique abbé de Blignières, d'Hennebont, frère du colonel.

En arrivant à Guéméné, ma famille avait un "a priori" : nous

allions trouver là "des esprits forts et laïcs". Cela s'est confirmé. Les instituteurs étaient des potentats et considérés comme des oracles. Mon père avait été médecin à Callac, dans les Côtes-du-Nord, un village communiste et qui l'est resté. Il n'avait jamais pu en supporter la mentalité. Mon oncle fut pendant quarante ans maire de Saint-Servais, un village du Finistère où le curé était tout juste respecté. C'était un pays radical-socialiste. Dans le Morbihan, on dit qu'après Bubry commencent les Pen-Ru (les têtes rouges). Cela peut paraître exagéré mais c'est vrai.

Je me souviens que ma grand-mère morbihanaise, quand elle rendait visite à sa famille de Guéméné ou simplement quand elle en parlait, levait les yeux au ciel comme si elle parlait de la Russie soviétique.

Voilà un demi-siècle, déjà, les gens de Guéméné ne passaient pas pour des champions de piété. Venant du Morbihan, cela frappait. Il est à remarquer que le comportement et l'esprit de piété cessent aux endroits où a cessé la chouannerie, au XVIIIe siècle.

Beaucoup de mes camarades d'école n'allaient pas à la messe le dimanche et s'en vantaient. Petite Morbihanaise, j'étais horrifiée...

En ce qui concerne l'andouille de Guéméné qui vous fait rêver, j'ai perdu mes illusions voilà cinquante ans. Nous habitons une chambre minable dans

l'hôtel-café-charcuterie-billard Le Fuhr, Place du Marché. Notre pièce, de terre battue, était à côté du "laboratoire pour andouilles" de Madame Le Fuhr. Il y avait là des auges de granit où l'on mettait à macérer les boyaux dans quelques seaux d'eau parcimonieux tirés du puits.

Lorsque l'air était devenu irrespirable (et nous n'avions pas le nez fragile à cette époque), Madame Le Fuhr arrivait et, armée d'une simple ardoise, grattait toute cette tripaille sur une planche. La décomposition avait fait une partie du travail... Ensuite, elle enfilait les boyaux et les mettait dans un fumoir.

Les clients semblaient bien se porter après les avoir mangées, ces andouilles-là. Et j'ai toujours pensé qu'un certain stade de décomposition devait avoir pour effet de faciliter la digestion.

Mon père, médecin, et mon grand-père, *africain*, le disaient d'ailleurs à d'autres occasions... Je ne voudrais pas paraître ingrate après l'accueil que nous avons reçu dans ce village où les habitants nous ont fait partager leur pauvreté... mais, depuis lors, dans ma famille, nous n'avons plus jamais mangé d'andouilles "artisanales".

Nous préférons les crêpes, qui se dégustaient le vendredi et que nous mangions pour quelques sous, assis sur les lits.

F.V. (Maisons-Laffitte)



# Entretien Henri de

**S**aint-cyrien, Henri de Brancion a servi plus de trente ans dans l'artillerie, qu'il a quittée avec le grade de général. Auteur de plusieurs livres, parmi lesquels *Commando Bergerol*, il vient de publier *La Campagne d'Italie 1943-1944. Artilleurs et fantassins français*.

**Le Libre Journal :** Général de Brancion, vous sentez-vous plutôt soldat ou militaire ?

**Henri de Brancion :** Jugez-en. Je suis saint-cyrien, promotion 1942. J'ai fait de la Résistance et ai été déporté. Artilleur depuis ma sortie de Coëtquidan, j'ai servi en Indochine, puis en Algérie. J'ai été appelé également à faire pas mal d'état-major, en logistique

notamment, et j'ai à plusieurs reprises été d'honneur depuis instructeur dans les 1982.



Le Maréchal Juin, héros de la campagne d'Italie

écoles, Ecole d'artillerie et Ecole supérieure de guerre. J'ai terminé comme général à Metz en 1978. Je suis également rédacteur en chef d'une revue appelée *La Cohorte*, qui est la revue de la société d'entraide des

**Le L.J. :** Vous avez consacré un livre au fameux commando Bergerol.

**H. de B. :** J'ai collaboré à la Revue historique des armées et j'ai constaté qu'il y avait très peu de livres consacrés aux

artilleurs. Cela m'a paru être une lacune regrettable et je me suis mis à écrire sur ce sujet. Les circonstances ont fait que j'ai commencé par un livre sur ce commando constitué d'artilleurs.

**Le L.J. :** Si nombre d'ouvrages consacrés à la seconde guerre mondiale parlent de la Deuxième DB de Leclerc ou de la Première Armée de de Lattre, on ne trouve guère de documents consacrés aux troupes françaises du général Juin dans la Campagne d'Italie.

**H. de B. :** C'est exact et je pense qu'il y a à cela plusieurs causes. La plus importante est que cela s'est passé sur un territoire étranger au moment où l'information en France était sévèrement contrôlée. Par conséquent, personne



# Courtois Brancion

n'en parlait en France, ni les Français, ni les Allemands qui, évidemment, n'y tenaient pas. Pas plus que les Anglais, d'ailleurs, qui pensaient surtout à leurs combattants de la Huitième Armée. Finalement, les circonstances ont été défavorables à l'information et, ensuite, quand les mêmes troupes ont débarqué sous le commandement de de Lattre et qu'elles ont été rejointes par des résistants, on a oublié que la Première Armée est venue du CEF du général Juin.

**Le L.J. : Quelles étaient les composantes de ces unités ?**

**H. de B. :** Elles venaient d'Afrique du Nord, ce qui ne veut pas dire qu'elles étaient uniquement constituées de pieds-noirs et de musulmans. Après le débarquement américain en Afrique du Nord, la

mobilisation secrète qui avait été préparée par Weygand a mis sur pied des unités à partir des régiments qui existaient, des gens d'active, officiers, sous-officiers, engagés, Français venus de France depuis 1940-1942 et qui ont immédiatement été rejoints par une mobilisation sans précédent des pieds-noirs d'Afrique du Nord. Peu à peu, ils ont été rejoints par les Français qui venaient par l'Espagne.

Il y avait également des musulmans et des originaires d'autres colonies d'Afrique noire, mais aussi des gens des Caraïbes. Puis sont venus les membres de la Division Française Libre du général Brosset, les successeurs de ceux de Bir-Hakeim. Cet amalgame a été réussi par le général Juin qui était un homme de contact, qui était sur le terrain. Et ce qu'apprécient les

troupes, c'est de voir leurs généraux.

**Le L.J. : Les Américains tenaient pour secondaire un front comme celui d'Italie.**

**H. de B. :** Oui, pour des raisons politiques. En fait, ils n'avaient pensé qu'à une chose : faire un débarquement en France à partir de l'Angleterre. Mais Churchill n'était pas tout à fait de cet avis et c'est lui qui a imaginé de faire le débarquement en Afrique du Nord parce que Staline voulait absolument qu'on y aille. Finalement, on est allé en Italie pour faire tomber l'allié italien et on s'est trouvé engagé dans la Campagne d'Italie, mais les Américains ne poussaient pas. Ils ne pensaient qu'à une chose : le débarquement en France.

**Le L.J. : Comment avez-vous reconstitué les épisodes relatés dans cet**

**ouvrage ?**

**H. de B. :** J'ai mis trois ans à écrire ce livre. J'ai pris contact avec des gens que je savais avoir combattu en Italie. En majorité des officiers. Grâce à eux, j'ai pu contacter de nombreux acteurs de ces combats, de grades divers. J'ai trouvé chez presque tous un grand esprit de coopération. Ces gens sont très contents qu'on parle enfin de cette campagne à laquelle ils ont participé et ils sont extrêmement heureux aussi qu'on parle du général Juin car il reste, chez ces anciens combattants d'il y a plus de cinquante ans, une estime respectueuse mais très cordiale vis-à-vis du général Juin.

**Propos recueillis par  
Michel Deflandre**

*La Campagne d'Italie 1943-1944. Artilleurs et fantassins français*, de Henri de Brancion, préface d'Arthur Conte, Presses de la Cité, 382 p., 130 F.



## Video

### « LA SURPRISE »

Film de Richard Benjamin, avec Melanie Griffith

Un jeune garçon a décidé de marier son père à une demoiselle de petite vertu rencontrée en ville. La belle s'enfuit avec la voiture de son souteneur contenant un gros magot. Contrairement aux apparences, il n'y a rien de scabreux dans cette comédie mêlant un peu d'action, un zeste de sentiment et beaucoup d'humour. On remarquera dans le rôle du méchant Malcolm McDowell, qui fut l'inoubliable Alex d'« Orange mécanique ». (Distribution : Paramount.)

### « MOURIR A VERDUN »

Documentaire de William Karel, écrit par Pierre Miquel

Durant dix mois, la Bataille de Verdun coûta la vie à un demi-million de jeunes hommes qui, pour nombre d'entre eux, n'avaient pas fêté leurs vingt ans. Ce film réunit des archives inédites mais donne également la parole à des poilus qui donnèrent leur jeunesse pour que ce soit « la der des der ». Malheureusement, vingt ans plus tard, l'histoire bégayait, faute d'avoir retenu les leçons du premier conflit mondial. Un document indispensable. (Distribution : Film Office.)

### « THE PLAY BOYS »

Film de Gilles MacKinnon, avec Albert Finney et Robin Wright

Dans un petit village irlandais des années cinquante, Tara, une jeune et belle femme, est un objet de scandale car elle refuse de dévoiler le nom du père de son enfant. Un soupissant, le policeman de la paroisse, voudrait l'épouser mais elle s'y refuse. L'arrivée de comédiens ambulants va mettre les esprits en ébullition. Les magnifiques paysages irlandais sont le cadre de cette histoire empreinte de délicatesse et servie par d'excellents comédiens. Un fort beau film. (Distribution : Polygram Vidéo.)

# C'est à lire

## Un policier philosophe

par Anne Brassié

**M**ichel Henry est philosophe, ce qui ne l'empêche pas d'écrire de bons romans. Sa dernière œuvre est une excellente allégorie du pouvoir politique, de ses magouilles et de ses crimes maffieux, tout cela au nom du peuple, bien sûr.

Un collecteur de fonds du *Parti social*, brillant jeune homme, suractif et intègre, est retrouvé mort, dans une chambre d'hôtel. Son cadavre est nu.

Immédiatement, l'on conclut au suicide et l'on interdit à la veuve de voir le corps de son mari. Il s'agit, explique-t-on, de lui épargner un spectacle traumatisant. La presse, pourtant, s'interroge et, petit à petit, le lecteur apprend comment on maquille un crime en suicide et comment on retourne une opinion. Il découvre aussi le mécanisme de ces financements occultes et de ces transferts de fonds dans des valises qui ne constituent pas, comme on sait, un « enrichissement personnel » mais n'en

suscitent pas moins des appétits qui peuvent conduire jusqu'à l'ingestion de plomb... ! Une histoire d'amour vient enjoliver un récit sordide de trafic d'armes et de call-girls. L'exploration du *Parti social*, dans lequel on reconnaît évidemment n'importe quel parti de la « bande des quatre » permet quelques portraits crachés.

Le beau-père, militant socialiste à l'ancienne, découvre la « modernité politicienne » : « Quelle que soit leur fonction dans le monde politique, dans la haute administration, dans le privé, ce sont tous des créatures du régime. Tous, ils sont liés à lui par quelque avantage, quelque faveur avouable ou non, quelque irrégularité, quelque passe-droit. Tous sont tenus. Ils ont, soigneusement ficelée à leur patte, une casserole qui fait d'eux des serveurs zélés, des collaborateurs sur lesquels on pourra compter longtemps. Et, quand ils s'avançaient vers nous, les mains tendues et le sourire aux lèvres, c'est

cette ficelle qui se tendait brusquement, les serrant à la cheville. C'est cette casserole qui se mettait à tinter à leurs oreilles ! »

De bonnes pages, aussi, sur l'exploitation des « affaires » dans les médias où « le mal est devenu l'objet de la délectation générale, le principal ressort de la jouissance de notre société. Regardez : plus un homme politique est reconnu coupable de malversations, de détournements, d'abus, plus il fait recette aujourd'hui. Les émissions où il paraît battent tous les records à l'audimat. On se l'arrache. Etre une fripouille n'empêche pas d'être député, maire, ministre, premier ministre, président. Au contraire. C'est un argument de poids. »

Michel Henry avoue avoir pour exemple Spinoza qui, lui aussi, écrivait des romans policiers. Nous ne les connaissons pas mais l'élève a dû faire aussi bien que le maître.

*Le Cadavre indiscret*, de Michel Henry, éditions Albin Michel.



## « M E M O I R E S MORTES »

de Patricia Cornwell  
Le Masque, 330 p.,  
73 F

*Experte en suspense, Patricia Cornwell est probablement une des plus grandes dames du crime littéraire. La réédition grand format d'un de ses meilleurs romans permettra à ses admirateurs de la relire et aux autres de la découvrir. Une intrigue de grande classe.*

## « NE ME RACONTEZ PAS D'HISTOIRES »

de Joy Fielding  
Le Livre de poche,  
415 p.

*Une avocate a entrepris d'envoyer en prison un jeune homme soupçonné de viol. Malheureusement, la victime, après avoir accepté de témoigner, disparaît et Jess, qui assure sa défense, est menacée par le criminel. Sa propre mère ayant disparu des années auparavant, elle ne peut s'empêcher de rapprocher les deux affaires. Ce qui aurait pu être un polar de série se révèle un roman tout à fait angoissant qu'on ne repose pas avant la dernière page et le coup de théâtre final.*

## « LES AMOURS MASQUEES »

de Mireille Lesage  
Pygmalion, 315 p.,  
119 F

*Depuis Alexandre Dumas, le public des romans historiques n'a cessé de croître. Mireille Lesage nous conte avec passion les amours contrariées de Louis XIV et de Marie Mancini, mêlant aux personnages historiques des héros de fiction fort attachants.*

## « TOUNGA, LA MORT DU GEANT »

de Aidans  
Le Lombard, 54 p.,  
69 F

*Scénariste et dessinateur de talent, E. Aidans a créé, avec Tounga, des personnages évoluant au temps des cavernes, il y a cent mille ans. Cette nouvelle aventure permet de mêler préhistoire et science fiction. Excellent.*

## « RAMSES III »

de Violaine Vanoyeke  
France Empire,  
322 p., 120 F

*Si le troisième du nom n'est pas le plus connu du grand public, ce Ramsès-là a régné durant plus de trente ans et se révéla un grand stratège. Avec son talent habituel, Violaine Vanoyeke nous entraîne sur les pas d'un personnage digne d'intérêt.*

# Sans portée

## Vacances en fa dièse

Bien que nourri à la table du personnel et devenu "laquais impérial" (ne portait-il pas la fameuse livrée de velours bleu, soutachée d'argent ?), Franz Joseph Haydn, entré en 1760, à vingt-huit ans, au service du Prince Esterhazy, eut une des vies de musicien les plus extraordinaires, tant par sa durée que par sa productivité.

C'est à Eisenstadt, puis à Esterhaz, qu'il travaille pour son prince ; des rapports d'amitié et d'admiration mutuelle s'installent très rapidement, au rythme effréné des commandes à satisfaire, des compositions à retoucher, des répétitions à organiser et des concerts à donner devant cette cour d'amateurs avertis.

Pendant trente ans de vie laborieuse, pensez donc : quatre-vingt-dix des cent quatre symphonies furent écrites là, dans cette province du Burgenland, pour le plaisir des Princes Nicolas et Paul Anton.

Haydn travailla avec Beethoven et reconnut en Mozart le plus grand compositeur de tous les temps ; ils avaient passé ensemble la nuit qui suivit la première représentation de "Cosi Fan Tutte" et Mozart lui rendait son affection car il ne supportait aucune critique sur les œuvres du "Papa", surnom familial du vieux Maître.

Tout allait pour le mieux dans ce meilleur des mondes et de création en quatuors au fil des saisons, la vie s'écoule dans la somptueuse demeure, nantie de deux théâtres, dont un de marionnettes.

Un soir où le travail avait été accablant et où les musiciens étaient las de répétitions, le Maître, ayant plusieurs fois sollicité la haute bienveillance du Prince pour obtenir quelques jours de vacances, et sans succès, ne recevant rien que des promesses fumeuses à effet toujours retardé, eut l'idée d'un message musical qui atteignit parfaitement le dessein souhaité.

Il composa une symphonie dans laquelle chacun des exécutants, ayant une bougie sur son pupitre (on jouerait le soir dans la cour du château) devrait, sa partie étant terminée, se lever, moucher sa chandelle, ranger son instrument et disparaître sous les frondaisons.

Le Prince vit donc ainsi son orchestre de vingt-deux musiciens s'étioler, se vider, ne laissant devant les chaises inoccupées que le premier violon qui, le point d'orgue atteint, se leva, souffla sa bougie, serra la main du chef d'orchestre et se fonda dans la nuit.

Haydn était seul sur l'estrade.

Le Prince sourit et accorda le repos demandé. Il venait d'entendre la Symphonie dite "Les Adieux", numéro 45, en fa dièse mineur.

DELAIGLE



# Fidèle

par

## DEHORS A

**L**e CSA ayant renouvelé à la chaîne de maçons son agrément, ce dont personne ne doutait, les responsables de TF1 avaient largement anticipé sur la décision de la "Hot-Autorité" en se disant qu'ils pouvaient faire n'importe quoi. Mais le n'importe quoi ne se fait pas n'importe comment, il y faut des spécialistes. On est donc allé rechercher Guy Lux qui se morfondait dans une retraite bien méritée (je le pense) et on lui a demandé une idée d'émission populaire pour rameuter les téléspectateurs avant le journal de 20 heures en perte de vitesse. Ça tombait bien, Guy Lux en avait plusieurs, d'idées, mais il n'en fallait qu'une. On a donc confectonné une ratatouille d'idées. Comme le Guy n'était plus guère ingambe et que les studios sont de plus en plus vastes, on a fouillé dans un grand sac d'animateurs comiques pour en extirper un qui fût à peu près présentable. Smaïm fut écarté parce que Nagui trustait la préférence arabe, Guy Bedos également parce qu'Edern-Hallier réussissait mieux dans le genre rigolo, Jean-Paul Sartre parce qu'il était mort et Douste-Blazy aussi car il avait beaucoup de travail

afin d'apparaître comme plus nuisible que Jack Lang, ce dernier, à la surprise générale et à la sienne, n'ayant pas été contacté.

On finit par sortir du pochon le nommé Lagaf' auquel on rendit pour l'occasion son prénom de Vincent afin qu'on ne le confondît pas avec Gaston et on le balança sur l'antenne après "Vidéo-gag" où les deux crétins du lancer de bébés et du trébuchement de vieillards étaient chargés de donner le ton de ce qui allait suivre et qui pourrait se résumer ainsi : catas en série.

D'entrée, ce fatal lundi 25 mars qui vit la première apparition du facétieux Lagaf' aux commandes de "L'Or à l'appel" (calembour bon pour signifier que le jeu était basé sur le téléphone, "Ali-Allo" ayant été refusé sur l'intervention du Grand Mufti de Jérusalem), on comprit que l'intelligence et le bon goût allaient souffrir, voire passer trois mauvais quarts d'heure. Spécialisé dans les vestes trop grandes pour lui, Lagaf' n'en rata pas une : présentant les jeunes personnes rescapées de la maladie de la vache folle qui l'entouraient, le spirituel Vincent les qualifia de "boudins"

puis suggéra qu'elles avaient été recrutées parmi les femmes de ménage de la SFP. Les "Gaffettes" avaient l'air à peu près aussi ravies que les Sabines.

La suite fut pratiquement indicible pour ne pas dire invisible. Mélange de "Brosse à dents", d' "Interviews", de "La Tête et les jambes" et de la foire à l'andouille de Vic-Fézensac, l'émission tourna vite à l'épilepsie la plus flagrante : pizzas en pétards mouillés, fluide tiède, camembert à couacs, cravates à système, tout l'arsenal remisé de tonton Vincent, le recalé des noces et banquets, avait été ressorti du grenier. Aux questions débiles succédaient des réponses idiotes ; Lagaf' ratait ses enchaînements, les malheureux joueurs paraissaient embarqués sur le Titanic tandis que les téléspectateurs avaient l'impression de vivre les derniers jours de Pompéi. Quant à Michel Drucker, visionnant le soir la cassette de cette "famine en or", on ne peut que supposer qu'il envisagea de demander une petite augmentation à Elkabbach. S'il vous plaît, monsieur Le Lay, redonnez-nous "Alerte à Malibu" pour qu'au moins on se cultive...



# au poste

ADG

## LA PELLE

**VENDREDI 29 MARS**  
**FRANCE 2 - 20H55**

« Les Cinq Dernières Minutes »

Une enquête du commissaire Massard sur un crime commis pendant la course cycliste Paris-Roubaix ; c'est Mathilde Cruz qui va être contente. D'autant que le scénario est dû à Patrick Chêne, ex-journaliste sportif, reconverti dans les étapes de montagne du JT de 20 heures. Bonne idée, déjà commise par Pivot, auteur d'un exécration télé-film sur les milieux de l'Audimat et qu'on pourrait prolonger par "Meurtres à la météo" dû à Gillot-Pétré, "Crimes à Longchamp" par Pierrette Brès, "Nœuds gordiens de phare" par Georges Pernoud et "Carambouilles au Lyonnais" concocté par Bernard Tapie. Espérons en tout cas que ce "Mort sur le pavé" ne sera pas celui de l'ours (du Tourmalet).

**SAMEDI 30 MARS**

**TF1 - 20H45**

« Les Grosses Têtes ont vingt ans »

... Mais pas tout à fait toutes leurs dents car, autant la version radiophonique de cette célèbre émission de Philippe Bouvard est plaisante (en particulier grâce aux écrivains tels que Jean Dutourd à qui vient de se joindre notre ami Alphonse Boudard), autant le bégaiement télévisuel est pénible, bas, sot et cabot. J'oubliais "graveleux", mais les Sim, Perrin, Castelli, Carlos et Kersauzon auront rectifié d'eux-mêmes.

**DIMANCHE 31 MARS**

**FRANCE 2 - 20H50**

« Runaway Train »

Je me demande parfois si je n'aime pas autant les trains que les chevaux, le chemin de fer que les pistes vers l'Ouest. Alors, quand un suspense ferroviaire est construit comme un ouest-terne, quand il se déroule en Alaska où rien n'est exquis, je biche. Magnifiquement interprété par Jon Voigt et Eric Roberts, filmé par Andréï Kon-

chalowsky qui, comme son nom l'indique, sait cadrer le froid polaire, ce film passera à une heure où, par un hasard réellement stupéfiant, je serai dans le train qui me ramènera d'Argenton-sur-Creuse où je serai allé faire quelques signatures policières. Mais le magnétoscope sera mis en pilotage automatique pour que je puisse revoir cette haletante vie duraille (merci, Sanders).

**LUNDI 1er AVRIL**

**FRANCE 2 - 20H50**

« Les Cavaliers »

On peut, si l'on préfère, aller regarder "Les Visiteurs" sur France 3 à la même heure, encore que je partage le sentiment du défunt président Mitterrand qui ne comprenait pas le succès de cette mince pochade pompée à rebours sur "François Ier" ; mais, quant à nous, nous préférons rester en compagnie de John Wayne et de William Holden, malheureusement nordistes, dans cette immense œuvre du non moins grand (et non Grant) John Ford. Tout y est magnifique et je défie quiconque a un peu de sang épique de ne pas être bouleversé par la charge finale des petits enfants de troupe sudistes, montant à la bataille derrière leur vieux directeur d'études.

(On regardera ensuite avec intérêt le documentaire de Pierre Péan sur le Suisse François Genoud, nazi et tiers-mondiste, ne serait-ce que pour se dire que la politique est une chose trop délicate pour être confiée à des Helvètes...)

**MARDI 2 AVRIL**

**TF1 - 20H50**

« Héros malgré lui »

Prototype du film américain efficace et qui, mine de rien, sous la comédie, laisse affleurer une certaine morale, cet amusant film, où Dustin Hoffman cabotine avec allégresse, épingle les mœurs audiovisuelles de recherche du sensationnel. Et puis, mine de quelque

chose, Geena Davis, qui joue le rôle d'une journaliste de télé, est autrement plus ardente qu'Anne Sinclair !

**MERCREDI 3 AVRIL**

**FRANCE 2 - 22H45**

« Bas les Masques »

Mireille Dumas met bas le sien : elle est jalouse de Pradel et c'est pourquoi, ce soir, elle consacre sa lacrymale mais femelle émission aux disparitions, "Insupportable attente". Ça, c'est bien vrai, et l'acheteur d'allumettes que nous sommes tous au fond de nous-mêmes ne peut que compatir aux affres de celles qui nous attendent encore, dix ans après, quand nous revenons avec un Zippo malheureusement privé d'essence. Quoi qu'il en soit, la Dumas est une vilaine copieuse qui n'a pas perdu de vue la copie de ses petits copains. Peut-on lui suggérer, si elle est à court d'idées : "Y a-t-il une vie après *Taratata* ?" ou "Sexuellement, je préfère un pâté de foie à Maïté" ou encore "Dieu aime-t-Il Julien Lepers ?"

**JEUDI 4 AVRIL**

**FRANCE 3 - 23H10**

« Ah ! Quels titres ! »

C'est vraisemblablement un pur hasard si l'émission fourre-touffe de Philippe Tesson, "Spécial abbé Pierre" (sans Jean-Marc Thibault, hélas) est diffusée à la même heure que l'insupportable "Petit Monde de Don Camillo" (sur France 2) que l'on reverra sans barguigner le moins du monde. Deux curés, deux conceptions. Autant le méchant abbé paraît bien incapable de mettre un gros pain à Philippe Séguin, par exemple (c'est ce que j'ai trouvé de plus proche, physiquement, de Gino Cervi), autant on ne voit pas Don Camillo refuser son indulgence à de prétendus collabos. Et puis, comme dirait je ne sais plus qui : "Je ne donne plus de vieux habits à l'abbé Pierre, il ne les porte jamais".



## « Casino »

de Martin Scorsese

Le très attendu "Casino" est enfin sur les écrans français. Il lui est prédit force "oscar"... Bien évidemment, ce n'est pas à regarder en famille car totalement amoral et entièrement immoral, mais c'est à voir ! Du beau, du grand cinéma foisonnant comme un opéra.

Le livret, pardon, le scénario est riche d'une dizaine d'histoires qui s'entremêlent dans des décors naturels et sur une musique ininterrompue qui alterne Strauss, Bach, Delerue, les Stones ou Bernstein. Un tempo hallucinant ! Adapté du livre de Nicholas Pileggi, le film raconte l'ascension, la grandeur et la chute d'un petit truqueur juif. Devenu caïd à Las Vegas dans les années soixante (Robert de Niro), il chutera à cause de la femme qu'il a choisie putain vénale et droguée (Sharon Stone). Pileggi explique que "Las Vegas est une ville dépourvue de mémoire. C'est donc l'endroit idéal pour se donner une deuxième chance, le lieu où l'on émigre après avoir fait faillite ou avoir passé quelque temps derrière les barreaux". Cette histoire d'amour est aussi un policier (thriller) financier qui permet d'assister aux péripéties qui, voilà une trentaine d'années, valurent à la Mafia de perdre sa suprématie sur l'industrie du jeu et ses milliards de dollars.

Autre particularité qui donne au film son réalisme : le tournage en décors réels dans les authentiques casinos de la ville, mêlant les acteurs aux vrais croupiers et aux joueurs réels. Scorsese termine son œuvre avec de gros plans sur le Las Vegas d'aujourd'hui, livré au tourisme de masse et aux attractions de pacotille. Tous les interprètes sont à la hauteur et ont "la gueule de l'emploi". Robert de Niro, avec une surprenante sobriété, est ce parfait caïd : Ace Rothstein. Sharon Stone, superbe naturellement, est tour à tour émouvante ou remarquablement garce. Le petit Joe Pesci, que l'on savait déjà grand acteur, est grandiose en maffioso hargneux. La verdeur (le mot est faible) des dialogues de la version originale est rendue par des sous-titres particulièrement soignés. J'ignore si les gardiens du "prêt-à-penser" verront ce film mais il pourrait bien y avoir du procès (voire de la censure) dans l'air. Pensez : le héros est juif, chacun le déteste et tous le proclament d'une façon fort peu politiquement conforme...

Olmetta

## Balades

## CHARTRES (II)

En 1194, la cathédrale de Chartres, que les contemporains appelaient "Imago Mundi" (l'image du Monde), fut ravagée par un incendie.

Soulevés par une formidable foi, les Carnutes voulurent rebâtir leur "Livre de pierre" à l'épreuve du temps et du feu. Il fallut un quart de siècle pour mener à bien l'entreprise et autant pour achever le porche. Au nord, il représente le Temps, de la création du monde à l'avènement du Messie. Au Midi, il évoque la légende des saints.

En 1836, un nouvel incendie ravagea les charpentes de bois. Cette fois, on les reconstruisit en métal recouvert de cuivre. Ce qui les rendit ininflammables. Les bombardiers de la guerre auraient pu s'en moquer mais, miracle !, leurs œufs mortels épargnèrent la cathédrale.

Aujourd'hui, elle est classée au patrimoine de l'humanité par l'UNESCO, ce qui, espèrent les âmes simples, devrait la garantir contre les barbares. Les vitraux mondialement connus pour le fameux "bleu de Chartres" couvrent 2 500 m<sup>2</sup> répartis en cent soixante douze ouvertures. Ils datent des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

A Chartres, en dehors de la cathédrale, il faut visiter ses alentours (la rue du Cheval-Blanc, la rue Saint-Pierre, la rue Chantault) ; l'église Saint-Pierre ; le Musée (dans l'ancien palais épiscopal) et les ponts sur l'Eure. Il faut ensuite se reconforter en dégustant le célèbre pâté chartain et les mentchikoffs (confiserie au chocolat, pralines et nougatines).

Les plus gourmands feront une halte gastronomique au "Buisson Ardent", 10, rue au lait (37 34 04 66) où Patrice Geins sert un pigeon rôti aux navets au-dessus de tout éloge...

Olmetta

## Théâtre en miettes

d'Eugène Ionesco

Il est toujours bien vivant, le grand Eugène, et c'est tant mieux. Depuis quarante ans, les deux pièces mythiques de Ionesco, tout en ayant parcouru le monde, s'affichent encore au Théâtre de La Huchette avec chaque jour une recette appréciable : "La Leçon" et "La Cantatrice chauve" sont indémontables... La direction du théâtre, reconnaissante, a voulu fêter cet anniversaire rarissime dans le spectacle. Donc, en ce moment, à 19h "La Cantatrice", à 20h "La Leçon" et à 21h "Théâtre en miettes". Moins qu'une cérémonie du souvenir cette re-création (et même récréation) de pièces lointaines du plus parisien des Roumains permet un retour aux sources. Ce sont sept petits bijoux. Au début, l'auteur nous dit ce que doit être le théâtre pour lui... Une bombe lancée contre les conventions. Puis vient un essai dialectique et un dialogue entre deux Français très moyens, ancêtres des Deschiens. Poncifs et clichés se chevauchent, à notre grande joie. L'auteur nous montre encore un de ses pairs, poussé par un metteur en scène, tentant de créer... Il se perd dans la réalité. Il y a aussi les mésaventures d'un académicien glorieux et couvert d'honneurs, qui découvre avec effroi qu'il n'est pas titulaire de son baccalauréat. Par honnêteté il se présente à l'examen et... le rate ! Le spectacle se termine par une ébauche des célèbres "Chaises" où un locataire emménage dans un studio minuscule. Ionesco prouve ici ce qu'il affirmait : "L'homme de maintenant bricole dans l'incurable". On se régale donc à "La Jeune Fille à marier", "La Nièce épouse", "L'Impromptu de l'Alma", "La Lacune", "Les Grands Aïrs", et "Le Nouveau Locataire". Marcel Cuvelier a pensé et mis en scène ces "Miettes" avec une connaissance et un amour évidents de l'œuvre d'Eugène Ionesco. L'ensemble est servi par N. Bataille, G. Bayle, J.-M. Bonvarme, Marie Cuvelier, R. Defossez et Th. Quentin, tous excellents.

Théâtre de La Huchette :  
43 26 38 99.

Olmetta

# Rendez à ces Arts

## Jean Le Merdy

**I**l est peintre de la Marine depuis 1979 et, depuis sa naissance en 1928 à Concarneau, peintre totalement breton.

C'est une rétrospective qu'a organisée le Musée de la Marine, avec plus de deux cents pièces qui montrent toutes les techniques auxquelles Le Merdy s'est essayé : dessin, aquarelle, feutre, gouache, acrylique, huile sur toile et huile sur Arches.

Né d'une famille de photographes, le cadrage n'est pas un problème pour lui. Et quand il rompt avec la perspective "traditionnelle", c'est pour une vision plus artistique de l'objet, du paysage, qu'il cadre avec un œil très sûr, celui qui rend l'essence de la chose. La peinture de Jean Le Merdy est aussi "amarrée" à la Bretagne. Il y a bien quelques gouaches espagnoles - même en Espagne, il choisit des vues qui ne sont pas sans rapport avec l'ambiance bretonne - mais on peut dire que toute son œuvre est consacrée à l'Armorique. Il ne peint pas seulement les ports et les tempêtes, qu'il rend à coups de pinceau vifs et obliques "comme la pluie de suroît", mais aussi les scènes moins spectaculaires de la vie maritime : les docks, des casiers, des ancres, des goémons... toutes sortes de détails dont il cerne la beauté formelle et lumineuse, à la limite de l'abstraction. Il peint aussi la Bretagne intérieure, des ajoncs, un tracteur, une barrière, un champ de colza sous la pluie... de la même manière, forte, enracinée, qui réunit plusieurs écoles. Le Merdy, qui peint sur le motif ("L'atelier, c'est dehors", dit-il), parvient à allier la construction cubiste et une lumière intime, voire intimiste. Il s'approprie l'objet dans ses formes essentielles et dans ses lueurs familières, rendant ainsi toute la dualité celte.

**Nathalie Manceaux**

Palais de Chaillot, 17, place du Trocadéro, Paris XVIe ; tous les jours de 10h à 18h sauf mardi ; jusqu'au 22 avril.

# Un jour

## Cours d'amour

**O**vide vint au monde le 18 ou le 20 mars de l'an 43 avant Jésus Christ, quand Julius Caesar était le maître de l'Urbs. Il fut, lui, le maître incontesté de la stratégie et de la tactique amoureuses, stratégie et tactique que suivent toujours nombre de fils et de filles d'Adam et Eue.

En effet, l'ouvrage le plus connu d'Ovide demeure «l'Art d'aimer», espèce de «savoir séduire» intemporel. Trois fois marié, amant de mille et une patriciennes, plébéiennes, esclaves, le beau Romain n'ignorait rien des aimables opérations qu'imposent les douces guerres de Vénus et, point égoïste, il les apprit à chacun et à chacune.

A l'homme, Ovide recommande: «mets toi bien dans la tête qu'il n'est point de femme qu'on ne puisse vaincre. Soucie toi seulement de bien tendre tes filets et tu seras vainqueur. des promesses, fais toujours des promesses. promettre ne fait de mal à personne.»; «les larmes aussi sont fort utiles...(Au cas) cependant (où) les larmes ne viennent pas, car nous ne les avons pas toujours à notre disposition, touche tes yeux de ta main mouillée.»

A la femme, le don Juan en toge multiplie les judicieux conseils: «au premier billet...on ne doit répondre que par un regard. ne jamais rien accorder les premiers temps mais...faire espérer. Enfin ne pas oublier d'entretenir très légèrement mais soigneusement la jalousie de celui qui vous aime. « La coiffure ne doit jamais être négligée ou alors il doit s'agir d'un négligé savant et préparé avec soin». «Sois calme et surtout gaie; une femme triste n'est pas faite pour l'amour.»; «si tu es petite, assieds-toi souvent pour qu'étant debout, on ne te croit pas assise.» Ne ris pas bruyamment, on croirait entendre braire une ânesse laide et petite tournant la meule.»

L'on peut lire encore, gravées sur les murs de la vieille Pompéi, quelques notations tirées de l'oeuvre du «poète des tendres amours».

**Jean Silve de Ventavon**

# Mes bien chers frères.

## La Pierre rejetée

«La pierre que vous, les bâtisseurs, avez dédaignée, est devenue la pierre d'angle" (ac 4, 12).

Ces paroles furent adressées par l'apôtre saint Pierre au Sanhédrin. Elles ne pouvaient être agréables à son auditoire, puisque cette pierre rejetée désignait le Christ crucifié. Ces paroles pourraient cependant être adressées aujourd'hui, non plus seulement aux Israélites, mais à certains théologiens catholiques. Ceux-ci échafaudent en effet des théories sur un tout autre fondement que le Christ Sauveur. J'en ai la triste preuve dans le dernier numéro de la "Nouvelle Revue théologique". Une théologienne répond violemment à un article paru dans la même collection, intitulé "Salut universel et validité de l'Ancienne Alliance". Son auteur avait osé écrire ceci : "Il est impossible que le judaïsme constitue une voie de salut indépendante du Christ" ! La théologienne crie au scandale : parler ainsi, c'est retirer au peuple juif toute raison d'être ! A la suite de saint Paul, elle affirme la simultanéité de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance. Mais elle oublie de préciser que c'est dans la Nouvelle Alliance, scellée dans la mort de son Fils, que Dieu offre son salut, aux juifs comme aux gentils. A la suite de saint Paul, elle rappelle la subsistance du peuple d'Israël, à côté de l'Eglise. Mais elle oublie que ce fait exprime la patience de Dieu qui attend la conversion de son Premier peuple. Il faut relire He 8 et Ga 3. Les Israélites, pour intolérables que soient à leurs oreilles pareils propos, comprennent la logique de notre position. Seuls ces catholiques, préférant leurs idoles à la vérité révélée, interprètent à leur façon, jusqu'au contresens, cette autre parole de saint Pierre : "Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés" (v. 13). Certes, écrit-elle (la théologienne), il n'y a qu'un seul Messie Sauveur. Mais, en tant qu'homme-Messie, c'est Jésus, mort et ressuscité, et en tant que peuple-Messie, c'est le peuple d'Israël ! Sait-elle que ces idées sont aussi insupportables aux juifs qu'aux catholiques orthodoxes ? Nous aimons plus les Israélites qu'elle ne croit les aimer quand nous leur annonçons le Messie.

**Abbé Guy-Marie**

# La Grande Guerre

## « S'offrir et souffrir pour les âmes et les hommes », ce fut l'honneur des aumôniers de la Grande Guerre

**C**réée par Richelieu, supprimée par la Révolution, rétablie par la Restauration, réduite à rien par la République maçonnique, l'aumônerie est inexistante en août 1914 quand le comte Albert de Mun obtient huit cents aumôniers auxiliaires pour... trois millions six cent mille hommes.

A l'évidence, cela ne suffit pas.

Les aumôniers bénévoles vont y pourvoir. Prêtres exemptés, âgés ou dispensés de tâches militaires, ces "curés sac au dos" seront trente cinq mille, dont dix mille religieux (principalement des jésuites expulsés avant la guerre et revenus servir la France, de leur plein gré).

Le droit canon interdisant aux clercs de se mêler aux affaires de sang (fût-ce comme infirmiers), l'Eglise accorde pour la durée de la guerre une dispense qui leur permettra de célébrer le saint sacrifice et d'administrer les sacrements.

Âgés de trente à cinquante ans, ils viennent de tous les milieux sociaux et de toutes les régions. La plupart ont gardé la soutane, peu pratique dans les tranchées, certes, mais si réconfortante pour les hommes.

Affectés par décret dans les postes de secours situés derrière la zone de feu, les aumôniers, qui ne voient que les blessés ramenés à l'arrière, devront insister pour être autorisés à exercer leur ministère au milieu des combattants.

Dans le froid, la pluie, l'absence d'hygiène, parmi les rats, sous les bombardements, leur vie est celle des poilus avec lesquels ils s'imposent d'être à chaque instant et partout, jusqu'au cœur de la tourmente.

Le Père Lenoir résume sa vie quotidienne pendant le premier hiver de la guerre : "Le matin, messe avec sermon dans une grange de Virginy, pour les bataillons qui sont aux tranchées-abris (...). Puis, je me rends aux tran-

chées de tir de la cote 191. Je me glisse de boyau en boyau, de créneau en créneau, de brasero en brasero, causant, blaguant, prêchant, absolvant, communiant, écrivant les lettres, essuyant les larmes, distribuant les cadeaux que me permet ma solde scandaleuse, et souvent, hélas !, ramassant blessés ou morts. (...) Parfois, la nuit doit se passer entière à chercher ou à consoler les blessés."

La présence de l'aumônier est plus appréciée encore dans l'attente du combat. Avant l'attaque, il se lève pour l'absolution générale. Le sergent-major Marcel Dupont raconte ainsi les derniers instants du Père Constant, le 24 octobre 1916 : "Debout sur le parapet, il hurlait littéralement pour faire entendre sa voix par-dessus le fracas de la canonnade. (...) A l'ordre de l'attaque, il rugit : "En avant !" et s'élança le bâton haut. Derrière lui les soldats se précipitèrent."

Malgré tant de dévouement et de courage, l'hostilité du ministère de la Guerre persiste. Aucune autorisation de circuler n'est accordée aux deux évêques désignés par Benoît XV comme inspecteurs des ecclésiastiques mobilisés. Les aumôniers "bénévoles" sont décrétés illégaux, puis interdits d'accès aux tranchées auprès des soldats. Ce n'est qu'en décembre 1917 qu'ils auront le droit de visiter les hommes.

Au vrai, ces obstacles imbéciles sont sans effet. Les officiers ont compris ce que la présence de ces prêtres, qui, en première ligne, permettent aux blessés et aux mourants d'être absous, communies ou extrémisés, a de bienfaisant sur le moral et la moralité des hommes. D'autant que les aumôniers se mettent "humainement" au service des soldats et courent les tranchées, la musette pleine de "douceurs" : chocolat, bonbons, cigarettes, papier à lettres. Souvent, même ces céliba-

taires se portent volontaires à la place d'un père de famille pour une mission par trop périlleuse.

Ces attentions finissent par toucher les plus réfractaires et, si de rares laïcards fanatiques s'appuient sur les règlements pour cantonner les "curés sac au dos" aux tâches strictement médicales, d'autres, moins bornés, parfois bienveillants et même enthousiastes, pratiquent "l'Union sacrée". Malgré l'interdit ministériel, ils tolèrent les aumôniers bénévoles.

Le général Fayolle prête une automobile à l'abbé Coqueret. Le général Serrail, tyrannique en 1915, se montre en 1917 au-dessus des querelles religieuses et interdit que l'on entrave la vie religieuse de ses soldats à Salonique. Le général Gouraud écrit : "Avec un bon colonel et un bon aumônier, un régiment passe partout."

En tout lieu, à toute heure, en toute circonstance, dans un trou d'obus, dans une tranchée, dans sa "cagna", l'aumônier confesse, communie, baptise ou prépare à la Première Communion. Et, pendant les repos, il assure des retraites pour remonter spirituellement les soldats.

Pas un aumônier qui ne consente au sacrifice. Les lettres en témoignent : "J'offre ma vie pour la France, pour les prêtres, pour mon Ordre. Je l'offre pour Œuvre de Dieu" ; "... être porté pour l'Eternité sur les ailes de la charité, quoi de plus beau, de plus consolant ... ?"

"Souffrir et s'offrir pour le salut des âmes", telle est leur devise.

Leur seule récompense, magnifique, est le retour à Dieu de tous ces hommes.

"Vous devinez, écrit un aumônier, la joie intime d'un prêtre qui voit le quitter, heureux enfin, des malheureux dont la conscience lourdement chargée leur pesait depuis des années".

(A suivre.)